QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 327 15 Août 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

AVIS AUX ACTIONNAIRES

L'assemblée générale de la Société de l'*Echo du Merveilleux*, qui s'est tenue le samedi 16 juillet au siège social, 19, rue Monsieur-le-Prince, a décidé d'accorder pour cette année un dividende de 4 fr. 25 à chaque coupon d'action de la Société de l'*Echo du Merveilleux*.

Cette somme est payable à partir du 15 août tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 9 h. à 4 h., chez M. Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, contre présentation du coupon n° 6.

Nos lecteurs, et particulièrement nos actionnaires, remarqueront que, malgré les épreuves traversées, nous sommes en progrès sur l'année précédente et que le dividende accordé en 1910 est notablement plus élevé qu'en 1909. Nos efforts déjà n'ont pas été vains.

L'Inauguration du Monument GASTON MERY

A l'Eglise

Le mardi 2 août, comme nous l'avions annoncé, les amis et admirateurs de Gaston Mery, ceux qui savent se souvenir, et qui étaient très nombreux pour cette belle inauguration, débarquaient, par des trains successifs, à la gare de Melun, pour assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de notre regretté fondateur et ami.

Bientôt, tout ce monde s'acheminait vers la petite église de Vaux-le-Pénil, où devait être célébré un service anniversaire.

Edouard Drumont arrive en automobile et descend devant l'église. Toute la foule respectueuse et admirative le salue.

A onze heures arrivaient Mme Gaston Mery et ses enfants, ainsi que les autres parents de Gaston Mery.

L'église est comble, et de nombreux habitants de Vaux-le-Pénil se sont joints aux amis de Gaston Mery venus de Paris. Plusieurs prêtres, en habit de chœur, assistent à la cérémonie.

Du haut de la chaire, M. le curé de la paroisse prononce une courte allocution sur le souvenir dû aux défunts et sur les prières que ce souvenir impose aux chrétiens.

Après la messe, l'absoute est donnée par M. l'abbé Faralicq. Puis, à la sortie, tous les amis de Gaston Mery viennent présenter leurs hommages d'affection respectueuse au maître vénéré Edouard Drumont, et le cortège se forme pour se rendre au cimetière, précédé de la croix et des membres du clergé.

Au Cimetière

Dès qu'on entre dans le petit cimetière de Vaux-le-Pénil, quadrilatère découpé dans l'immense plateau qui domine la Seine, à cent mètres du village, on voit le buste de bronze de notre ami se profiler à droite, sur sa stèle, contre le mur.

Malgré l'émotion qui étreint les assistants, ce n'est qu'un cri, ainsi que le rapporte la Libre Parole : « *Comme c'est bien lui !* »

A mesure qu'on s'approche, on le reconnaît mieux. Gaston Mery, la tête haute, un peu tournée à droite, semble contempler par-dessus les murs de l'étroit cimetière les horizons immenses de ce pays qu'il aimait tant, de ce pays où il est né.

L'œuvre a de la finesse et de la maîtrise. Elle est, on le sait, du jeune sculpteur Forestier. Le visage du cher disparu nous est restitué bien vivant, le regard fixe, la figure détaillée comme une eau-forte, la moustache martiale.

Et nous comprenons l'émotion douloureuse de la jeune veuve, de notre chère directrice, Mme Mery, mère des trois petits orphelins, devant cette résurrection de l'homme qui était tout pour eux.

Chacun admire l'œuvre élevée à la mémoire de notre ami, et des prières sont dites par M. le curé de Vaux-le-Pénil. Puis vient le moment des discours.

Edouard Drumont prend le premier la parole et prononce le discours suivant. A ce moment Edouard Drumont et tous les assistants sont étreints par une

poignante émotion, et bien des yeux se mouillent de larmes.

Dans tous les discours comme dans tous les écrits du plus grand prophète moderne, il y a je ne sais quoi qui plane au-dessus du temps, et qui semble venir de l'éternité ou y aller. Celui qui a su manier le fouet vengeur, stigmatiser ainsi les inertes et les malfaisants, a le cœur le plus tendre et la sensibilité la plus délicate; ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher le savent bien.

« Les immortelles espérances »

Mesdames et Messieurs,

Mes chers Amis,

Quoique très souffrant depuis quelque temps, j'ai tenu à honneur d'être au milieu de vous



M. ÉDOUARD DRUMONT

pour m'associer à l'hommage que vous rendez à notre cher et toujours regretté Gaston Mery.

J'ai tenu à vous remercier, Messieurs du Comité, et tout particulièrement votre infatigable et excellent président, M. Diziain, de la noble fidélité que vous avez montrée à cette chère et pure mémoire.

En un temps où l'on oublie si vite, c'est faire un acte que de se souvenir, un acte d'une haute moralité, un acte utile au pays.

N'est-ce pas rendre service au pays que de lui montrer qu'à une époque où l'on n'adore que des vainqueurs et des heureux, il existe encore des cœurs généreux capables d'apprécier les hommes qui se sont dévoués pour des causes qui n'ont pas triomphé?...

Vous savez tous quel être admirable fut l'homme à qui notre amitié élève aujourd'hui ce modeste monument. Il a dépensé ses forces sans compter pour tout ce que vous aimez, pour la France et pour la liberté. Il a combattu par la plume, par la parole et par l'épée. Il ne trouvait pas que son œuvre de journaliste fût suffisante et il a promené par toute la France sa chaude et ardente éloquence.

Si tous ceux qui ont acclamé Mery vivant, au cri de : « A bas les Juifs ! » étaient venus le saluer mort, dans sa tombe, cet humble cimetière ne pourrait contenir la foule.

A celui-là on peut appliquer la parole de l'Ecriture : *Consummatus in brevi implevit tempora multa.*

Prématurément fauché par la mort, il a rempli des existences multiples.

La destinée n'a pas voulu qu'il triomphât, mais il nous a laissé un précieux exemple et l'heure de la justice viendra pour lui.

Les Juifs n'ont pas encore fait tout le mal qu'ils doivent faire à ce pays. Quand ils en auront fait davantage encore, les Français, si indifférents et si imprévoyants aujourd'hui, rendront justice aux antisémites qui se sont efforcés d'éclairer et de sauver ce peuple que menacent tant de catastrophes.

Ceci, d'autres vous le diront plus éloquemment que moi. J'ai voulu, avant tout, comme directeur de la *Libre Parole*, et au nom de tous mes collaborateurs, saluer le compagnon d'armes et l'ami dont l'affection pour moi ne s'est jamais démentie.

Excusez-moi de ne pas vous parler plus longuement. Ce coin de terre française me rappelle quelles heures charmantes j'ai passées avec Gaston Mery. Ce vaillant, vous le savez, était

un tendre; cet énergique était profondément bon. Il jouait gaiement avec ses petits enfants qu'il a laissés orphelins, près de cette mère d'un grand cœur qui porte si dignement un deuil inconsolable.

Ce sont là des impressions douloureuses qui vous oppressent en parlant et, pour en écarter l'amertume, j'ai besoin d'évoquer les immortelles espérances qui furent toujours celles de Mery.

Eloge d'un bon Français

Notre ami Georges Berry, député du neuvième arrondissement, fidèle compagnon de luttes de Gaston Mery, et qui, on le sait, occupe une situation si enviée dans le monde politique, a prononcé, après Edouard Drumont, les touchantes paroles qui suivent :

Avant que le comité ne remette à la famille de Gaston Mery le monument que ses amis et ses admirateurs ont élevé au mari et au père qu'elle pleure, je veux dire encore une fois de ce vaillant quelles sympathies il avait éveillées et combien notre douleur s'associe étroitement à la douleur que ressentent sa veuve et ses enfants.

Les morts vont vite, ont écrit certains auteurs; mais il est des disparus qui démentent le proverbe et celui que nous honorons aujourd'hui est de ce nombre.

Depuis l'heure où cette affreuse nouvelle : « Gaston Mery vient de mourir » nous a surpris, confondant et anéantissant nos pensées; depuis cette heure cruelle et néfaste, le souvenir de ce bon citoyen ne s'est pas affaibli un seul instant chez ceux qui l'ont approché, sa mémoire restant toujours aussi vivace parmi eux.

Comment, en effet, aurait-il pu en être autrement? Chaque campagne organisée en vue de la défense de nos libertés n'a-t-elle pas eu pour un de ses chefs l'infatigable Gaston Mery?

N'est-ce pas ce malheureux lutteur qui, avec quelques dévoués patriotes, a jeté ce cri qu'on continue à répéter d'un bout à l'autre du territoire : « La France aux Français! »

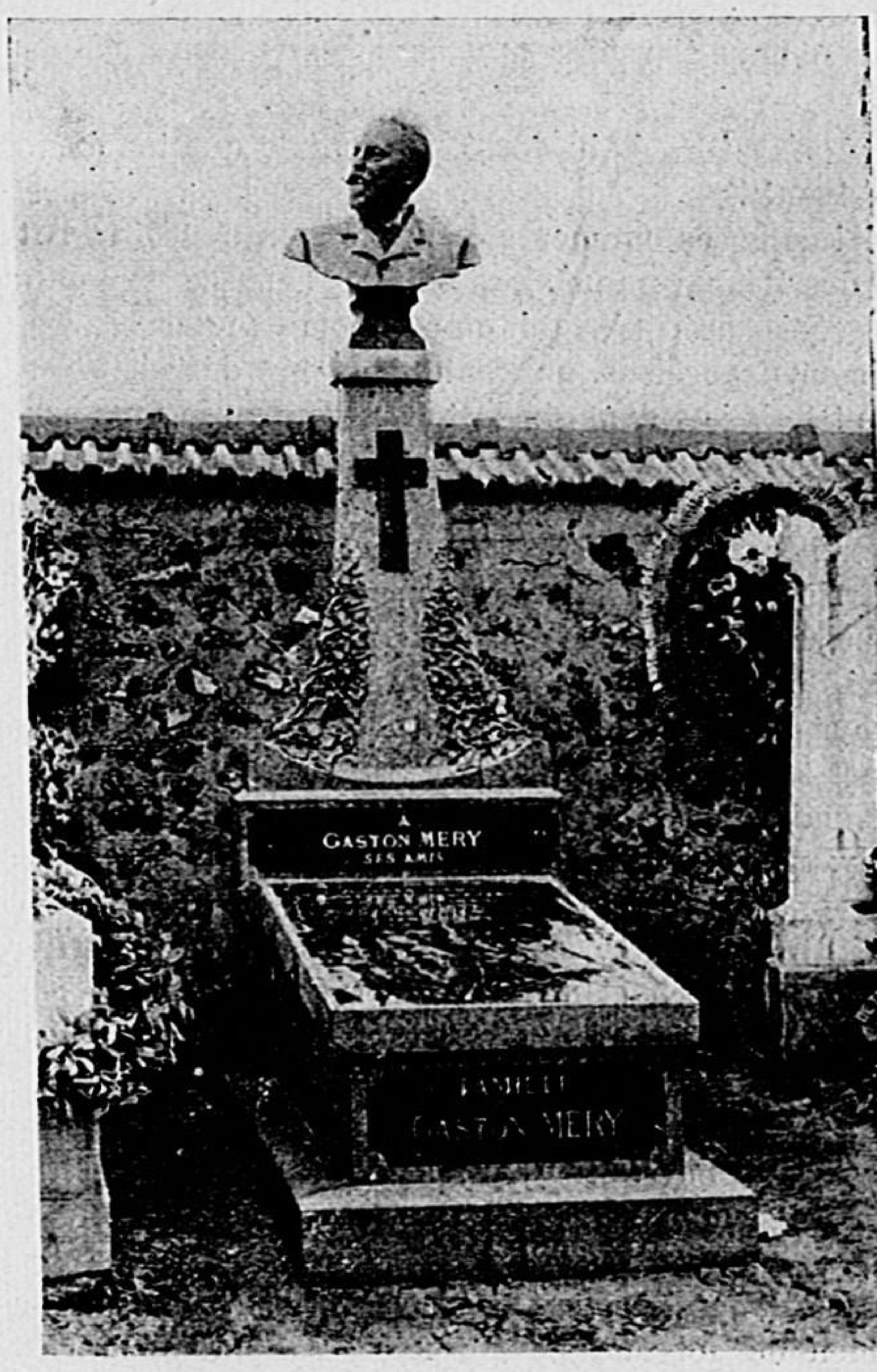
Et quelle cité n'a pas entendu résonner la voix vibrante de Gaston Mery appelant autour du drapeau catholique les vrais descendants des vieux Francs, nos ancêtres?

C'est ce dévouement aux causes généreuses, c'est cette ardeur à combattre l'abaissement de notre pays, c'est ce talent déployé pour soutenir et propager les nobles idées de patriotisme, mais c'est aussi l'affection que lui ont vouée les hommes qui ont eu le bonheur d'entrer dans son intimité, qui ont fait sortir du sol où repose Gaston Mery ce bronze, bien faible gage de la reconnaissance de ses compatriotes.

Certes, madame, si en élevant ce buste, nous avons pensé mettre un peu de baume sur les blessures de votre âme meurtrie, nous n'avons jamais eu la prétention, par cet acte, de voir s'apaiser votre chagrin.

Il en est que rien ne saurait calmer.

Cependant, quand nous songeons que cette statue, qui indique la gloire conquise, est la preuve que Gaston Mery restera éternellement honoré par la partie honnête de la nation, nous voyons en même temps son fils grandissant sous vos auspices, admirant la belle figure de celui qui l'a tant aimé, s'inspirant de ses exemples, suivant fidèlement la voie tracée par le chef et, alors nous nous demandons si Jacques Mery, devenu le digne continuateur de l'œuvre



LE MONUMENT DE GASTON MERY
à Vaux-le-Pénil

paternelle, ce jour-là, votre orgueil et votre joie, ne sera pas pour vous le messager envoyé par le ciel pour vous apporter un peu de consolation ?...

A Madame Gaston Mery

M. Diziain, le fidèle ami politique de Gaston Mery, président du comité de souscription du monument de notre collaborateur, s'adressant à Mme Gaston Mery, prononce les paroles suivantes :

Madame,

Devant votre cher mari qui nous entend, et avec tout ce que notre cœur lui conserve de l'affection bien profonde qu'il a su nous inspirer, j'ai le grand honneur de vous remettre, au nom de tous ses amis, ce modeste monument,

que vous voudrez bien accepter comme une attestation des pieux et profonds sentiments que nous avons voués à sa mémoire. Il vous dira toujours, madame, — et il le rappellera à ses enfants — que tous ceux qui l'approchaient, qui le connaissaient bien, avaient un peu pour lui, du culte qu'il professait pour sa famille.

Oui, mon cher Mery, ton souvenir est si profond dans nos âmes, qu'il me semble bien te voir me répondre avec ton bon et franc sourire : « Merci, mes amis ! » C'est que, vois-tu, tu étais d'un charme bien grand dans l'intimité, comme nous t'avons connu le premier des chefs dans le combat !

Et ton amitié était aussi pénétrante que ton élan était entraînant !

Ah ! dans ces moments difficiles, comme il faisait bon être des tiens, comme alors on était heureux de combattre à tes côtés, puisqu'en toi on appréciait toutes les qualités vraiment françaises, qui font si souvent défaut, hélas !

Tu t'étais jeté dans la lutte au moment le plus pénible, et, toujours vaillant, ton étoile t'avait conduit du côté le plus critique, là où le drapeau était en péril, car tu pouvais le mieux y défendre tes deux grandes idées : la Foi, la Patrie ! Ces deux mots pourraient être gravés sur ta tombe comme ils l'étaient sur ta plume et ton épée !

Oui, chez toi, le Patriotisme était aussi vibrant que l'amour de la liberté était violent ! Et tes adversaires eux-mêmes, si âpres à te combattre, parce qu'ils te craignaient, s'inclinaient devant cette grande loyauté. C'est ainsi qu'à Clichy, en face d'une foule hostile, tu faisais un grand signe de croix, qui la faisait applaudir ensuite à ton courage ! Et lorsque tu combattais dans notre quartier, la Franc-Maçonnerie et la Juiverie cosmopolite, qui paraissaient en avoir pris possession (ces deux sœurs destructrices de nos traditions) tu ne défendais encore que la Liberté et la Patrie — qui restent les garanties de l'avenir — comme tu l'avais toujours fait dans les écrits !

Ainsi, tu pouvais dire, bien en face : « Je veux être votre élu parce que je suis Gaston Mery ! » Mais ce que ton maître, Edouard Drumont, écrivait dernièrement encore, combien de fois ne l'avons-nous pas entendu, n'est-ce pas ?

« Pourquoi, en effet, vouloir que ces gens adoptent notre conception de la Patrie, eux qui n'en ont pas ; qui n'ont jamais été qu'un peuple errant, resté cosmopolite ! Cette Patrie, la nôtre, la terre de nos pères, a été constituée par leur sang ! Soyons-en fiers, car nous pouvons l'aimer comme notre mère ; et laissons-les n'aimer que l'Humanité, qui, pour eux, est bien le bloc de toutes les Patries ! »

Et, alors, que l'on comprenne de même que nous défendions notre Histoire, dont nous sommes jaloux comme de la plus belle, la plus glorieuse, et à laquelle il est impie de toucher.

Et pour cela, nul plus que toi n'était désigné, brave ami ! Tu étais un caractère nécessaire, à cette époque de veulerie et d'arrivisme quand même !

Hélas ! que n'es-tu resté parmi nous ? Nous savons comment s'écoulent les générations des hommes ; mais pourquoi faut-il que le fleuve rapide qui entraîne tout sur son passage s'acharne davantage contre les rocs, dont la résistance rend sa course plus intéressante ?

Pourtant, Gaston Mery, un homme tel que toi ne s'oublie pas, et si, comme nous l'aurions désiré (ainsi que le disait ton camarade Monniot), ton buste ne surgit pas d'une gerbe de myosotis d'or, sois assuré, du moins, que les pensées qui l'entourent sont l'expression de notre souvenir bien affectueux et reconnaissant, car tu nous a quittés en combattant, et Dieu protègera ta famille, comme tu le mérites !

L'absoute est ensuite donnée et chacun des assistants défile devant le monument pour jeter l'eau bénite Puis tout le monde tient ensuite à saluer Mme Mery et ses enfants.

Chacun tient à rendre hommage à cette jeune veuve si simple dans son héroïsme et si touchante sous ses voiles de deuil. Elle incarne bien les vertus et les charmes de l'épouse et de la mère chrétiennes qui sait vaincre le désespoir justement à cause de « ces immortelles espérances » auxquelles a fait allusion Edouard Drumont. C'est pour affirmer, répandre davantage et faire mieux connaître ces espérances immortelles, en effet, que Gaston Mery, notre fondateur, créa cette Revue dont l'impulsion se prolongera durable et sur laquelle il veille même après sa mort, grâce aux inspirations et au zèle fidèle d'une veuve qui avait su épouser jusqu'aux idées et au talent de celui que nous pleurons sans jamais l'oublier.

L'Echo du Merveilleux *envoie à Edouard Drumont l'hommage de sa profonde admiration reconnaissante. Il ne cessera de se souvenir de tout ce qu'il doit à son génie et à sa bonté que rien ne surpasse. Il est heureux de renouveler à ses camarades de la* Libre Parole *sa vibrante sympathie et il met aux pieds de sa directrice son dévouement sans épithète et sans phrase sur lequel elle pourra toujours compter.*

LOURDES ET SES MIRACLES

EN PÈLERINAGE !

I. — De Paris à Lourdes.

Samedi, 17 août, quatre heures et demie, à la vieille gare d'Orléans. Par le bon vouloir des Pères Assomptionnistes, je monte dans le *train blanc* qui va emmener vers Lourdes 300 malades. Vingt-deux autres convois, dont dix-sept formés à Paris, sont partis ou vont partir pour Lourdes, transportant environ 20.000 pèlerins. Ceux-ci sont pour la plupart des dévots convaincus, mais des dévots ordinaires, qui montent, à bon marché, dans les trains de plaisir de la foi. Tandis que le *train blanc !* Oh ! quel cauchemar !

Ce n'est point un train-hôpital, c'est un train de débris d'hôpitaux. Un train de suppliciés, de torturés, de spec-

tres. Le *train blanc?* C'est l'horreur qui passe, c'est l'épouvante, c'est le râle des agonisants qui, à une vitesse d'express. court à travers la joie estivale des champs, et qui effraierait jusqu'à la nature impassible. Le *train blanc?* Ce n'est pas encore la mort, mais ce n'est déjà plus la vie : les êtres qu'il renferme semblent être sortis de je ne sais quel purgatoire, pour nous émouvoir de leurs plaies saignantes.

Depuis deux heures, à la gare d'Orléans, une longue théorie de civières avait défilé. Toutes sortes de paillasses, d'appareils rembourrés avaient été disposés sur les banquettes des wagons. Et trois cents créatures, trois cents ruines de créatures, avaient été hissées, avec quelles précautions! dans les étroites boîtes roulantes où régnait déjà une chaleur de fournaise, où voletait une poussière lourde, surchargée de miasmes. Il faut admirer le dévouement des brancardiers volontaires qui, sereinement, allègrement, parce qu'ils portent une croix rouge sur la poitrine, se



LES RELIGIEUX DANS LE FOURGON-AMBULANCE

livrent à cette hideuse manipulation de chairs palpitantes. Tel nous les voyons à la gare d'Orléans, tels nous les reverrons à Poitiers, à Lourdes, attentifs, remuant toutes sortes de délabrements humains. Ces hommes appartiennent presque tous à la classe aisée, au monde dit aristocratique. Quel que soit le mobile qui les inspire, ce sont de braves gens, de très braves gens!

Regardez! Regardez! O que de civières, que de brancards! O vers Lourdes, vers Lourdes, vers le rocher des merveilles, vers la fontaine miraculeuse, vers la nouvelle Siloe, vers l'illusion, vers la vie, vers l'allégresse, vers la terre enchantée, allons quémander le bonheur!...

Voici des phtisiques, au visage cireux, où courent des reflets verts, aux paupières trop grandes, dont on dirait que les yeux vont se détacher. Les os de la face saillent et surtendent la peau qu'ils veulent percer. Voici des enfants convulsifs qui jettent de tous côtés leurs membres trépidants. Voici des femmes qui sont dévorées vivantes par des putréfactions, trouées par la vrille des tumeurs. Puis, ce sont ceux qui se cabrent sous les douleurs fulgurantes parties de la moelle épinière, et les enfants idiots qui ricanent avec leur bouche écumante, et les estropiés, les paralytiques dont les membres recroquevillés sont d'une maigreur annonciatrice de la mort.

Voici les claudiques, les cagneux et toute l'infernale théorie des lupus : O les plaies ignobles qui amputent les nez, font des yeux des trous saignants et croûteux, ratatinent les bouches, changent les lèvres en rebords de plaies et étendent sur toute la face une sorte de gelée pareille, j'ai honte de cette comparaison, au vomissement desséché d'un ivrogne! De quels Saint-Louis, de quels Lariboisière sortent ces apparitions, ces morceaux d'êtres. Je frissonne en les regardant obliquement, pour ne pas trop les voir.

Moines à longue barbe, sœurs à cornette, circulent au milieu de cette foule de malades, de brancardiers et de pèlerins. Dans un fourgon-ambulance, placé au centre du train, ils ont emmagasiné du lait, des œufs, quelques remèdes essentiels. Tous ces religieux ont l'air radieux; ils sont rayonnants. Même, tout d'abord, je suis un peu interloqué par leurs allures. Devant tant de souffrances, comment peut-on avoir l'âme gaie? Voyez la photographie que j'ai prise, elle est probante. Mais je réfléchis et je comprends. Ces bienheureux ont la foi. Et la foi se répercute en eux en allégresses.

Les religieux, excepté aux moments où ils savent s'abstraire dans l'oraison, sont gais, et même doivent être gais. La mélancolie est l'enseigne du doute. Le scepticisme, seul, met aux lèvres les « hideux sourires ». L'inquiétude du visage reflète l'inquiétude de l'âme. Or, les privilégiés que voici croient. Ils croient absolument, indéfectiblement. Ces malades, ces souffrants, ne les conduisent-ils pas vers une guérison possible, probable sans doute. Et si, non exaucés, ils ne guérissent pas, ne mourront-ils pas pieusement, saintement? Leur mort ne sera-t-elle pas un simple transfert vers le séjour de la félicité éternelle? Dès lors, pourquoi s'alarmer? Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

Et la plupart des malades aussi sont joyeux. D'ailleurs, qui sait si cette atmosphère de gaieté n'est point très favorable à la préparation de certaines cures. Néanmoins, je vois quelques patients qui, de leur couchette, observent tout ce brouhaha avec de gros yeux glauques où roulent des larmes.

Le train part, lentement, lentement, avec des grincements sourds. Ecoutez! Un chant doux s'élève :

Ave maris stella,
Dei Mater alma,
Atque semper Virgo,
Felix cœli porta.

A toutes les portières, aux ouvertures de chaque fourgon, apparaissent des visages bienheureux, extatiques, qui chantent, chantent.

Et le long, le douloureux voyage commence.

Comme les stations sont fréquentes, à chaque instant je parcours long train d'un bout à l'autre.

Que le dévouement des religieuses me semble beau!

Debout, auprès des infirmes, des délirants, des demi-morts, ces femmes, dont plusieurs sont jolies, accomplissent avec sérénité des besognes répugnantes. Des vases de

porcelaine de forme plate et dont le manche est creux rejettent des résidus innommables. D'ignobles, d'indispensables choses s'accomplissent dans la pénombre des wagons. Arrêté, dans la banalité des petites gares, sous un soleil furieux, dans une température charriant tous les alanguissements, comme il est lugubre le train-hôpital, avec ses matelas surchauffés, avec ses faces maintenant ruisselantes d'angoisses, avec les rictus, les hoquets et les râles qu'il convoie. Quand il s'arrête on a envie de crier aux paysans arrêtés dans les gares : « Sauvez-vous, gens de la campagne, car ce qui vient là est horrible ! » Et à chaque halte, les malades grignotent quelque morceau, boivent une gorgée de lait.



LUDOVIC NAUDEAU, BRANCARDIER

Quand il y a un monastère, un couvent dans le voisinage de la gare, des frères, des sœurs viennent, apportent des jarres de lait qu'on place dans le fourgon de ravitaillement et ils s'en vont sans mot dire, après des génuflexions.

Et le train repart. Et maintenant je me demande, angoissé : « Arriverons-nous tout là-bas, là-bas ?... »

*
* *

Poitiers, dimanche, cinq heures du matin. — Enfin ! Le train blanc s'arrête pour longtemps. Nous ne quitterons cette vieille ville de couvents et d'églises que lundi, à midi. Les malades vont trouver ici un peu de repos. Ils en ont besoin. Avec une rapidité incroyable, les brancardiers descendent les malades et les placent étendus sur les quais de la gare. Déjà, en moi, se produit l'accoutumance au milieu. Comme les bras manquent, j'éprouve presque un soulagement à aider les hommes de bonne volonté dont j'ai déjà parlé, et qui se sont improvisés infirmiers. Me voilà en quelque sorte devenu brancardier, moi aussi. Comme ils sont légers, les pauvres corps malades, comme ils sont légers ! Et comme elles sont lugubres, ces files de formes humaines étendues tels des colis, sous les vérandas et dans les halls de la gare. Bientôt on les dépose, du mieux qu'on peut, sur toutes sortes de véhicules et même dans des voitures de déménagement remplies de paille. Oh ! ces gros yeux endoloris qui regardent, regardent...

Et les voitures partent.

L'antique église de Sainte-Radegonde de Poitiers est un célèbre lieu de pèlerinage. Tous les voyageurs du train blanc et ceux des autres trains à destination de Lourdes, arrivés avant le nôtre à Poitiers, s'étaient massés dans la nef du vieux temple. Les malades eux-mêmes y avaient été apportés. Lamentations tragiques, cris et crises d'angoisse et d'espérance ; invocations éperdues répétées en chœur par des milliers de poitrines : « Sainte Radegonde, protégez-nous ! Sainte Radegonde, aimez-nous ! Sainte Radegonde, guérissez nos malades ! » Les pèlerins baisent les dalles de l'église, se prosternent ; des femmes, les bras en croix, extatiques, les yeux clos, la bouche souriante, semblent goûter, dans l'adoration, des joies infinies. « Sainte Radegonde, exaucez nos prières ! »

*
* *

Le jour se levait mauve et rose sur les monts noirs aux pentes olivines, aux crêtes rouillées, quand nous parvînmes à Lourdes. Déjà, la ville était pleine de pèlerins arrivés avant nous. Aussi, nos brancardiers, trouvant, ici, d'innombrables auxiliaires, purent, en quelques minutes, placer les trois cents malades du train blanc sur les voitures qui les attendaient. Ceux-ci, vaguement tonifiés par l'air vif du matin, ravis d'être enfin si près de la grotte sacrée, semblaient transfigurés.

Et, pendant que, sans perdre un instant, les voitures d'ambulance conduisaient les malades vers la roche où Bernadette aperçut, de ses jeunes yeux mystiques, la dame d'une beauté divine qui lui parla si doucement ; pendant qu'un flot immense de pèlerins, obéissant à l'ineffable impulsion, s'avançait vers la grotte, je songeais, en contemplant le cadre de cette scène, que la Vierge avait choisi avec un discernement parfait, pour y apparaître, un lieu propre à séduire délicieusement le cœur des hommes.

Ces confins de la montagne abrupte et des pentes adoucies qui descendent vers la plaine ont le charme d'un beau rêve. Ici, les hauteurs escarpées de gros monts sombres voisinent avec des prairies délicieuses que couvre un gazon épais et de petits taillis verdoyants où des ruisselets chantent leur romance éternelle. Le gave bouillonne sur des rocs jaunes, au pied d'une vieille citadelle poudreuse...

Et...

... Et la foule des pèlerins roule comme un fleuve dans les rues de la ville. Il y en a ici, à ce moment, plus de vingt-cinq mille, et il en vient toujours, toujours, les trains spéciaux surgissent de minute en minute, et les trains ordinaires, eux aussi, s'arrêtent bondés. Beaucoup de pèlerins, arrivés depuis hier, ont passé la nuit en plein vent, endormis autour de la grotte. C'est un fouillis inouï de gens venus de toutes les provinces de la France, sous la conduite de leurs curés. Les patois heurtent les patois ; des Boulonnaises, aux grands bonnets-soleils en dentelles, coudoient des Arlésiennes, aux châles croisés ; des Poitevins voisinent avec des Gascons et des Flamands. Des centaines

de religieux, des moines, chaussés, déchaussés, rasés, tondus, barbus; des sœurs de tous les ordres, entraînent dans une direction commune des milliers de pèlerins portant la croix rouge. C'est une foule dense, épaisse, rude, qui rappelle celle des expositions, mais qui est autre, oui, car une foi l'anime. Et je me trouve, moi aussi, quelques minutes après mon arrivée, entraîné vers la grotte miraculeuse, et j'entends retentir un prodigieux hosanna.

Voici la prestigieuse grotte, où une chapelle ardente est comme enchâssée. Devant elle, sur la rive du gave, une multitude est rassemblée. Les malades couchés sur leur civière, ou assis dans des voitures à trois roues, sont placés au premier rang. Un prêtre, dans une chaire, un prêtre dominateur, aux gestes impérieux, jette, comme des commandements, des invocations que la foule grondante répète ensuite d'un seul coup.

« Notre-Dame de Lourdes, secourez nos malades ! » crie la voix métallique du prêtre. Et la foule mugit : « Notre-Dame de Lourdes, secourez nos malades ! »

« Notre Dame de Lourdes, secourez-nous, regardez-nous ! »

Et cela dure toujours, toujours, sans répit, devant la grotte miraculeuse, où la foule défile en baisant avidement, gloutonnement, les roches intérieures, que les lèvres des fidèles ont littéralement polies !...

Hosanna !

Hosanna!

On croirait que la montagne elle-même a grondé, du fond de ses sombres cavernes.

Et le cycle des émerveillements commence. J'assiste ici à quelques-uns des spectacles les plus inconcevables que la nature, pour des fins inconnues, ait jamais formés dans notre univers fantasmagorique.

LUDOVIC NAUDEAU.

Nous sommes heureux de citer, — l'ayant extrait de la collection de l'*Echo du Merveilleux* — cet article si intéressant de notre fondateur. Il présente en plus le vif attrait d'actualité. Le Dr Baraduc, lui aussi, a quitté ce monde...

LA FORCE CURATRICE A LOURDES

ET LA

Psychologie du Miracle (1)

Je commence par déclarer que le Dr Baraduc s'efforce d'être respectueux des croyances. Il ne pèche pas par intention ; il admet le miracle, mais il a une conception si particulière du surnaturel, qu'il prétend en découvrir les lois. Il s'ensuit que le miracle, d'après lui, n'est pas dû à une intervention libre de Dieu, dérogeant exceptionnellement aux lois de la nature, mais à la résultante de forces supra-physiques obéissant à un déterminisme spécial. Je ne me charge pas de garantir l'orthodoxie d'une pareille théorie...

Voici, d'ailleurs, résumée aussi clairement que possible, cette théorie que M. Baraduc expose dans un style peut-être un peu abscons.

Il considère, dans la guérison miraculeuse, trois éléments : 1° le malade ; 2° les prières de la foule ; 3° la *force*, invoquée sous le vocable de la Vierge Marie.

LE MALADE. — Le malade, pour guérir, doit être dans un certain état de réceptivité. Cet état ne dépend ni de la nature de sa maladie, ni de sa mentalité religieuse. Il dépend de la nature de sa « substance animique » et de ses « vibrations éthérées ». M. Baraduc ne nous dit pas ce qu'il entend par « substance animique », ni par « vibrations éthérées », mais il parle, sans nul doute, de quelque chose d'analogue à ce que les occultistes appellent l'*astral*. Or, on sait que l'astral est une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière. C'est de l'astral que se constituent les formes des êtres, les moules des corps vivants. Les maladies, les lésions, ne sont que les reproductions, dans notre organisme physique, des lésions et des maladies de notre corps astral. Si donc on rend à ce corps astral, à ce double fluidique, les parties qui lui manquent, la vitalité qui lui fait défaut, on les rendra également, par répercussion, au corps physique. Le miracle ou, plutôt, la guérison miraculeuse, c'est l'action de l'astral universel sur l'astral particulier du patient, c'est le renforcement de sa substance animique et de ses vibrations éthérées.

Comment ce renforcement s'opère-t-il? Il s'opère par le moyen des prières.

LES PRIÈRES DE LA FOULE. — Les prières de la foule créent une atmosphère spéciale. Le désir de voir, de croire, poussé par cinquante mille pélerins jusqu'au paroxysme impératif, détermine « une vibration orientée, polarisée vers un but de curation ». Cette vibration est « la base du phénomène, sans laquelle les forces curatrices ne pourraient être induites, pas plus qu'une électricité en sens contraire ne pourrait être produite s'il n'y avait pas la bobine inductrice dans le chariot électrique ». La bobine est donc représentée par l'atmosphère de piété émanant de la foule en extase religieuse et suscitant la force curatrice « à travers les plans qui sont interposés ». C'est le dynamisme des prières qui provoque les décharges de la force qui guérit. En d'autres termes « les potentialités d'ici-bas sont

(1) *La Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du Miracle*, par le docteur Hipp. Baraduc (Bloud et Cie, éditeurs).

en phénomène inducteur des potentialités supérieures. Les unes ne se produisent que par l'action des des autres ». En quoi consistent ces « potentialités supérieures » ? Sous ces vocables inattendus le docteur Baraduc désigne la Vierge Marie.

La force invoquée sous le vocable de la Vierge Marie. — Pour M. Baraduc, cette force est un fluide. Il cite, pour le prouver, ce texte que l'Eglise chante en certaines cérémonies : « *Rorate de cælo de super nubes flumina.* Fluides, pleuvez, descendez d'au-dessus des nuages. » Ce fluide est « une substance intelligente cosmique ». On peut le concevoir comme une sorte d'électricité « interplanétaire », soutirée par les prières comme par des pointes, et finissant



Adolphe Retté.
Le pélerin à l'arrivée à Lourdes.
Cl. de l'*Echo du Merveilleux*, docum. fourni par l'éd. Messein.

par tomber en effluves bienfaisants « sur la masse en mouvement religieux ». C'est lui qui, en s'infusant dans la substance animique des malades, la reconstitue et la vivifie.

Telle est la théorie.

***

Le docteur Baraduc ne se contente pas de la déduire des faits ; il prétend l'établir *expérimentalement*. Il prétend que la force curatrice « invoquée sous le vocable de la Vierge Marie » peut être enregistrée par la plaque photographique.

De fait, il a effectué, à Lourdes, des expériences curieuses. Ces expériences démontrent-elles ce qu'il entend leur faire démontrer ? C'est ce que nous discuterons tout à l'heure. En attendant, voici en quoi elles ont consisté :

« J'ai pensé, écrit le docteur Baraduc, que le phénomène pouvait être saisi, à un moment donné, dans la série de ces transformations et que, peut-être, on pourrait se rendre compte de ce qui se passe en interposant une plaque photographique sensible, entre les manifestations supérieures Virginales qui se transmuent et la modification matérielle à laquelle elles aboutissent, saisir ainsi cette modification, et en avoir l'empreinte photo-chimique... »

Le docteur a donc mis des plaques, enveloppées de papier à radiographie les soustrayant à l'action solaire, dans la piscine, dans la chapelle pendant les communions, dans la grotte, sur le passage des processions. Les plaques ont toutes été impressionnées. De quelle manière ? L'expérimentateur l'explique lui-même.

« Nous voyons, dit-il, sur toutes les plaques, des forces en gouttelettes, en globules, présentant un centre correspondant à la chute du globule et une zone périphérique qui rappelle le mécanisme de la goutte d'eau tombant dans la poussière pendant les jours de chaleur ; on voit la forme globale de la goutte et l'atmosphère périphérique de la poussière qui a été projetée par la chute de la goutte de pluie. »

Le docteur Baraduc reproduit un certain nombre de clichés à l'appui de son exposé.

Deux de ces photographies sont particulièrement remarquables.

L'une est l'empreinte obtenue en trempant à demi un cliché dans l'eau de la piscine. Le niveau de l'eau est très nettement marqué.

L'autre est l'empreinte obtenue à un mètre de Fanny Combes, au moment où elle fut subitement guérie au passage du Saint-Sacrement. En plus des globules, on constate, sur ce cliché, une sorte de ruban, comme si, en même temps qu'une pluie de gouttes, la plaque avait enregistré le passage d'un visible courant...

Pour bien se prouver à lui-même que la force enregistrée était bien particulière à Lourdes, le Dr Baraduc a refait ses expériences dans d'autres milieux, parmi les foules de la foire aux pains d'épices, par exemple. Les plaques, dans ces contre-expériences, n'ont absolument rien donné.

Le fait des plaques impressionnées à Lourdes

par une force à déterminer, n'est donc pas niable.

* * *

Mais je dis : *par une force à déterminer*.

Rien ne prouve, en effet, que la force enregistrée par le Dr Baraduc soit, comme il le prétend, la « force curatrice », « la force invoquée sous le vocable de la Vierge Marie ».

Le docteur, on l'a vu plus haut, a eu le soin d'établir, dans l'exposé de sa théorie, qu'il considérait que deux forces étaient en présence.

La première, c'est celle que détermine la foi, les prières, le désir exaspéré de la foule.

La seconde, c'est la force supérieure « cosmique », « interplanétaire », que la première attire, dégage et soutire.

De ces deux forces, pourquoi est-ce la seconde et non la première que les plaques photographiques auraient enregistrée ?

A notre sens, là est l'erreur ; là est la confusion.

Ce n'est pas la *force curatrice*, ce n'est pas l'action surnaturelle ; c'est la *force inductrice*, c'est l'action purement humaine que le Dr Baraduc a saisie dans ses clichés.

Cela est de toute évidence ; mais, à défaut d'évidence, on en trouverait la démonstration dans les expériences antérieures du Dr Baraduc lui-même.

Le docteur Baraduc est l'auteur d'ouvrages très originaux sur la force médiumnique, sur le fluide psychique. Il est un de ceux qui, les premiers, en ont établi expérimentalement l'existence, d'abord en employant le biomètre Fortin, que le docteur Paul Joire a perfectionné depuis et auquel il a donné le nom de sthénomètre ; ensuite en se servant des plaques photographiques. Les déviations du biomètre n'ont pas, il est vrai, paru, au début, très concluantes ; on les attribuait à une autre cause, chaleur ou lumière, que le fluide psychique. Les images obtenues sur les plaques photographiques ont été également, pendant longtemps, attribuées à des réactions chimiques sans analogie avec la force médiumnique. Mais d'autres expériences, notamment celles du Dr Blondel, de Nancy, sans compter celles de M. de Rochas, sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, sont venues confirmer les constatations du Dr Baraduc. L'existence d'une force *x*, distincte de la chaleur et de l'électricité, émanant du corps humain et que nous appelons fluide, pour la commodité du langage, ne peut plus, à l'heure actuelle, être contestée de bonne foi.

Or, les clichés que le docteur Baraduc reproduit dans la brochure qui fait l'objet de cet article sont sensiblement pareils à ceux qu'il a obtenus dans ses expériences antérieures.

C'est un premier point.

Il y en a un autre. Le docteur Baraduc ne pouvait point savoir d'avance la minute exacte à laquelle se produirait un miracle, ni la personne qui bénéficierait de ce miracle. Il lui était donc matériellement impossible de saisir au passage, la « force curatrice » au moment précis de la guérison.

De ces deux faits, il résulte que la force dont le docteur a enregistré l'existence à Lourdes c'est, à n'en pas douter, la même force qu'il avait enregistrés dans ses expériences de laboratoire, la force humaine, le fluide psychique.

Si les images obtenues sur les clichés à Lourdes étaient plus nettes, plus définies, c'est que là le fluide *sourçait* plus abondamment, dans l'ambiance des foules exacerbées par le désir de voir et de croire, que dans celle des sujets isolés sur lesquels avaient porté les précédents essais.

* * *

S'il en est ainsi, et je ne vois rien dans la brochure du docteur Baraduc qui contredise cette manière de voir, que devient la théorie d'un dynamisme supérieur, d'une force cosmique et interplanétaire, invoquée sous le vocable de la Vierge Marie ? Elle s'effondre. Elle disparaît.

Que résulte-t il donc des expériences si curieuses du savant médecin ?

Il résulte ce fait, déjà fort important et riche peut-être en découvertes futures, qu'une foule, qu'émeut un même désir, dégage une énergie spéciale qui peut, en quelque sorte, imbiber les choses et les êtres, mais dont les propriétés demeurent inconnues.

Quant au miracle, il reste le miracle, c'est-à-dire l'inexplicable et tous les savants du monde — j'en ai peur pour eux — perdront leur algèbre à vouloir en déchiffrer le mystère.

Sur ce point, les âmes ferventes, les cœurs ingénus qui, devant la grotte Massabielle, invoquent avec simplicité la Vierge qui apparut à Bernadette, en sauront toujours plus qu'eux.

GASTON MERY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de Poste.**

Reportages dans un fauteuil

∴ *Episodes miraculeux.*

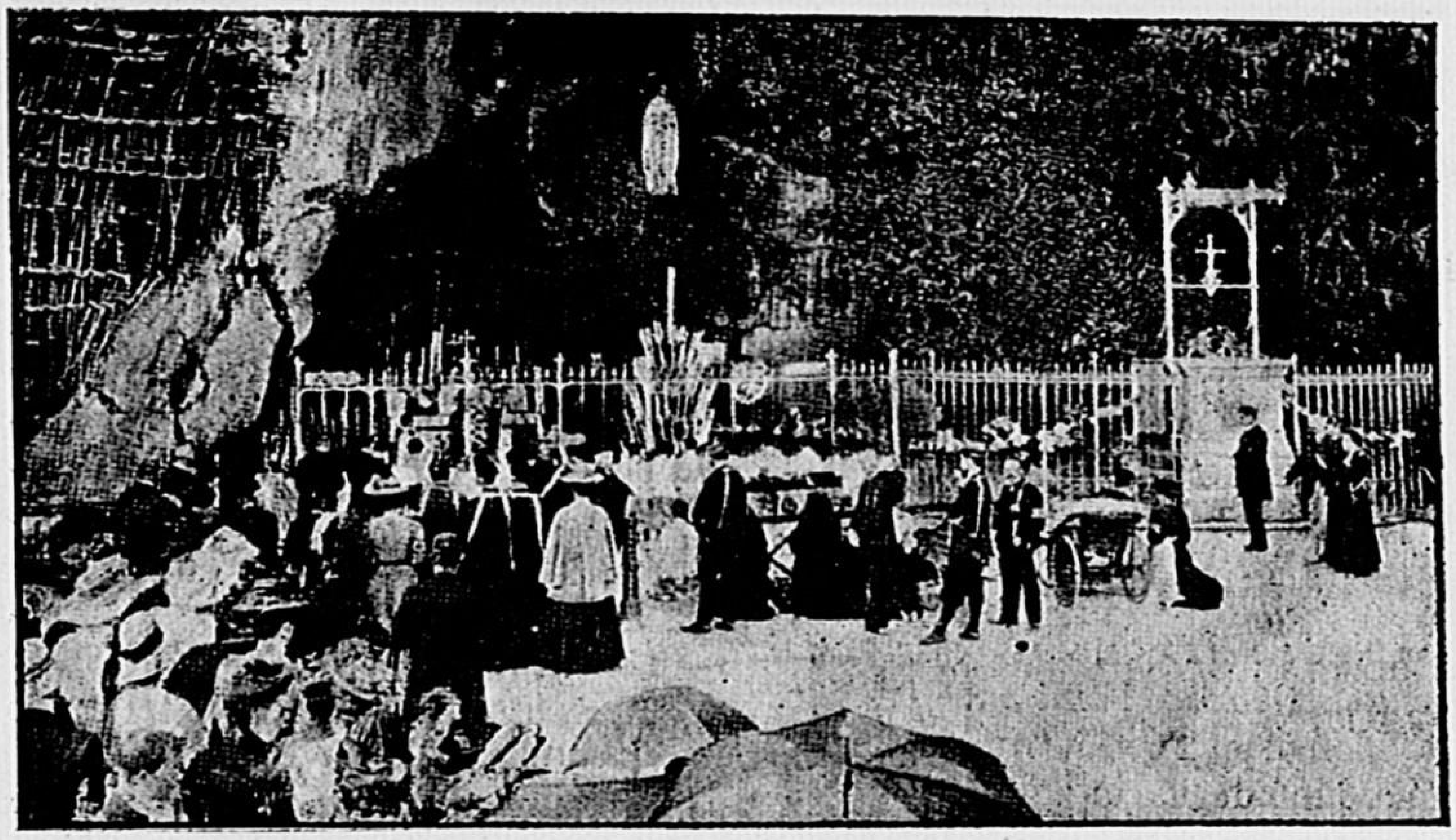
Quatorze ans après *Notre-Dame de Lourdes*, dont nous parlions dans notre dernier article, Henri Lasserre publia les *Episodes miraculeux de Lourdes* qui en forment comme le deuxième volume.

Ce livre est particulièrement intéressant au point de vue d'investigation attentive où s'est toujours placé 'Echo du *Merveilleux*. On peut, en effet, y étudier, y entrevoir le dynamisme du miracle.

« Si des hommes de science, — dit Lasserre, dans la préfac —, si des botanistes consacrent parfois des années lointaines préparations ; aller en quelque sorte jusqu'à son essence ; en déterminer le caractère propre ; en faire saillir la physionomie : tel est, non point, hélas ! ce que nous avons fait, mais ce que nous avons voulu faire ».

C'est la méthode même que Gaston Mery appliquait et que l'*Echo* applique encore à l'étude des faits merveilleux.

Déjà Lasserre avait remarqué, non sans un secret saisissement, — il le dit dans son ouvrage sur Bernadette — qu'une étonnante suite d'accidents providentiels préparait toujours ce coup souverain de la grâce, répondant à une prière et commandant à la nature, qui est le miracle. Il n'avait songé d'abord qu'à l'enquête matérielle : la constatation, d'un côté, de la réalité de la maladie, de l'autre, de la guérison, en debors



LA GROTTE DE LOURDES
Cliché de l'*Echo du Merveilleux* ; document fourni par l'éditeur Messein.

même toute leur vie à bien étudier une seule plante, un arbre particulier ; s'ils découvrent dans les mystères de sa germination, dans la structure de ses racines, dans la direction de ses radicelles, dans le mouvement de sa sève, dans les proportions de sa tige, dans l'agencement de ses feuilles, dans l'entrelacement de ses branches, dans les rugosités de son écorce, dans les linéaments de ses fibres, dans l'épanouissement de sa fleur, dans la nature de son fruit, d'admirables secrets de la sagesse universelle, il nous a semblé que le chrétien, quand il s'agit d'un miracle de Dieu, ne doit pas apporter moins de conscience et de zèle, moins de persévérante application à entreprendre et à poursuivre un semblable travail d'investigation minutieuse et de patiente analyse. Examiner l'événement surnaturel sous toutes ses faces et dans tous ses détails, en épier la marche ; en scruter, s'il est possible, les causes et les de toute explication naturelle. Mais après ce premier examen médical, il s'était vu porté insensiblement au-delà des enquêtes techniques, vers une seconde étude bien plus large et bien plus grandiose, où l'on entrevoyait les secrets ressorts de l'action divine, « le jeu mystérieux de la Providence remuant les âmes humaines, inclinant les volontés, accommodant les circonstances, coordonnant les événements sur un théâtre infiniment varié et vivant, qui changeait au gré de sa puissance.

« Quels ont été les précédents, les conséquences, les contre-coups, les échos de cette guérison miraculeuse ? Derrière la surface du fait matériel, quelles en sont les profondeurs ? Quelle est la vie antérieure des personnages ? Par quelle voie ont-ils été amenés à cette étonnante issue

d'un mal incurable ? Quels sont les incidents divers, les arrière-plans échelonnés dans l'espace, les horizons lointains et toutes les harmonies de cette œuvre mystérieuse en laquelle Dieu est intervenu directement ? Multiples et vastes questions que je n'eussé point su poser de moi-même, mais dont j'entendais à chaque instant la réponse dans les confidences de ceux qui me parlaient et m'ouvraient leur cœur. »

Le récit de ces âmes, racontant en ses moindres détails l'événement prodigieux, mettait en lumière tantôt un point, tantôt un autre.

« Le miracle se trouvait être le dénouement d'un drame moral et religieux, drame aux mille épisodes, aux péripéties émouvantes, dans lequel j'apercevais Dieu agissant avec poids, nombre et mesure, disposant toutes choses avec une puissance sans limites et une délicatesse infinie. Ainsi, aux antiques jours de la création, tandis qu'il asseyait le fondement des montagnes et marquait leurs bornes aux immensités de l'abîme, sa droite ciselait en même temps la corolle de la fleur, la feuille tremblante de l'arbre et l'humble brin d'herbe de la prairie. »

Chacun des cinq récits dont se compose le volume (l'exactitude scrupuleuse en est attestée par les héros et les témoins), est un petit drame composé avec un art parfait. Mais cet art n'appartient point à Lasserre, quoi qu'il trouve à chaque instant, dans le courant de son cœur, dans l'intensité avec laquelle il vit les émotions de ses personnages, des effets qui semblent relever d'une rare habileté de composition. (Par exemple, dans l'histoire de la guérison de l'abbé de Musy, lorsqu'au moment même où va éclater le miracle, l'historien nous transporte au château de Digoine, où prie fervemment la mère, ce n'est pas un procédé d'auteur pour suspendre le dénouement et prolonger l'intérêt. C'est que sa pensée affectueuse s'est reportée vers cette mère ; c'est surtout qu'il sent que les prières, que peut-être quelque sacrifice, mystérieusement accepté, de cette mère admirable, sont un des éléments du miracle.) Un autre Artiste, incomparable, a ménagé tous ces épisodes, toutes ces étapes : la prédiction du curé d'Ars ; les entretiens du prêtre aveugle avec M. de Montagu. l'infirme au cœur ardent ; le don au Sacré-Cœur du drapeau, qu'inondera le sang des zouaves de Charette ; le pélerinage à Paray ; la prédiction du prêtre de Marseille, qui dit à l'abbé de Musy : « Vous guérirez ! » l'insistance de sa parente, Mme de Pomey, à l'envoyer à Lourdes ; le Pauvre miraculé, qui voit en songe M. de Musy guéri, comme il s'était vu lui-même ; les paroles encourageantes et presque assurées du curé de Lourdes, jalons de lumière menant à l'éclat du miracle.

« Le récit d'un miracle — dira le poétique et pieux auteur, en marge de sa notice sur Mlle de Fontenay — est comme la descente d'un fleuve dans une barque paisible. On aperçoit des ruisseaux charmants ou de majestueuses rivières qui y aboutissent de tous côtés et dont la Providence a incliné la pente et dirigé le cours. On n'aurait qu'à les remonter pour admirer encore l'action de Dieu ; mais la marche du fleuve emporte la barque et permet de jeter seulement un rapide regard sur les prairies riantes ou les vallons ombreux par où débouchent ces belles eaux. D'où viennent-elles et quelle est leur histoire ? Qu'un passager de la barque, qu'un lecteur de ce livre aborde un jour sur le rivage et s'achemine vers leur source, il rencontrera de merveilleux pays. »

L'épisode intitulé « la Neuvaine du curé d'Alger » est, surtout, riche en pénétrants aperçus sur la mystique divine. On se rappelle que ce pauvre prêtre avait généreusement abandonné à une malade, Mme Guerrier, les grâces d'une neuvaine qu'il faisait pour sa propre guérison. Et il plaçait ce don héroïque sous l'intercession du vénérable curé de Lourdes, son ami, mort récemment. Mme Guerrier fut guérie au neuvième jour, à l'heure marquée, pendant la messe que célébrait le curé d'Alger.

« Appliquons, dit Lasserre, à ce fait d'ordre surnaturel et à ce symbolisme mystique la simple logique de la raison.

« Si, en rendant la santé à Mme Guerrier, Notre-Dame de Lourdes n'avait point eu dessein de préciser le sens manifeste qui frappe tous les esprits, et de mêler à cette guérison le souvenir de son Serviteur, n'est-il pas évident qu'elle eût choisi *un autre moment* que ce neuvième jour marqué à l'avance, *une autre circonstance* que cette dernière messe de la neuvaine, célébrée par l'intime ami, *un autre lieu* que cette chapelle significative (la première chapelle de la Basilique, où tout rappelait la divine histoire dont Mgr Peyramale avait été le confident). Elle eut choisi la veille, le lendemain ou tout autre date ; la grotte, la piscine, un autre autel faisant à un autre prêtre la grâce de dire la messe à l'heure et à l'endroit du miracle. Mais il semble qu'elle ait expressément voulu que le prêtre, le jour et le lieu signifiassent le même nom et donnassent la réponse si ardemment sollicitée. Et sous l'action de sa volonté toute puissante, tous les détails de l'événement se faisant écho et reflet l'un de l'autre, proclamaient et mettaient en saillie la même vérité.

« Non, non ! de pareilles coïncidences et de semblables rapprochements ne sont point de fortuites rencontres du hasard. Ces délicates harmonies, ces détails exquis, si soigneusement et si heureusement combinés par Celui qui dirige tout, dénotent aussi infailliblement cette main divine que les agencements d'une montre et le mouvement des aiguilles dénotant l'action d'un horloger. Ces circonstances sont le langage même de Dieu s'adressant aux hommes, langage à la fois clair et énigmatique comme celui des paraboles qu'il faisait jadis entendre aux foules assemblées sur les rives du lac de Génésareth ou sur les places de Jérusalem... »

Il n'est pas, et il ne saurait être de plus consolante pensée que cette secrète et permanente intervention divine dans les incidents de nos existences, non seulement par les coups soudains que nous appelons miracles, mais par une pression délicate qui, sans troubler la liberté de l'homme, l'incline vers un rôle et en prépare les circonstances. On voit, en effet, comme une inéluctable conséquence que si Dieu intervient dans la vie des individus, il ne saurait se désintéresser de celle des peuples et du sort de l'Humanité. Et ainsi les tristesses des temps matérialistes ne feraient que provoquer de plus beaux espoirs, selon le mot d'une femme de génie : qu'Il ne permet au mal de troubler le bien que pour tirer de ce mal un mieux supérieur au bien primitif.

GEORGE MALET.

J.- K. Huysmans, les psychiâtres et Lourdes

Depuis sa conversion, qui fut très sincère, la sensibilité raffinée de l'hagiographe de sainte Lidwine s'allie volontiers à la foi du charbonnier. Je me rappelle nos conversations dans la maison charmante qu'il habitait près du cloître des Bénédictins de Ligugé.

Le soleil déclinait davantage. Un peu d'ombre accusait le visage vigoureux de l'oblat J.-K. Huysmans. Il fumait. Au-dessus des maisons basses du village et de l'usine; le clocher de l'abbaye montrait le ciel. Je songeai que la mystique déclinait aussi comme ce soleil, et que le crépuscule du doute enveloppe l'âme moderne.

— Lorsque vous avez écrit la vie prodigieuse de Lidwine, devant les miracles stupéfiants, relatés par les bollandistes, n'avez-vous pas été troublé par les objections de la science contemporaine, qui parle volontiers à ce propos d'hystérie et de suggestion ?

— Je m'en suis peu préoccupé, car ces prodiges rentrent dans le cadre de la mystique et y sont fréquents. Hystérie, suggestion... il ne faut pas être dupe de ces expressions récentes, par lesquelles on croit expliquer, en les nommant, des phénomènes toujours mystérieux. Dieu ne change pas, d'ailleurs, la nature de ceux qu'il influence. Qu'un saint ou une sainte soit nerveux, hystérique même, qu'importe ? il se servira, pour se manifester, de cette susceptibilité heureuse en la circonstance. Il prend, en effet, les chemins les plus directs.

Et Huysmans, froissant encore entre ses doigts minces le papier d'une nouvelle cigarette, ajouta, en souvenir de ces « cafés » qu'il a supérieurement décrits :

— Dieu ne « joue pas la difficulté » comme au billard...

J.-K. HUYSMANS ET LES PSYCHIATRES

Le soir tombait ; la cloche du jardin sonna. L'auteur de *Sainte Lidwine* rentrait chez lui, après être allé à Poitiers faire sa visite à son relieur et à quelques vieilles églises. — Ah bien ! si vous croyez à la bonne foi des prétendus savants, vous vous trompez étrangement, s'écria-t-il en roulant de ses doigts fuselés et minces une cigarette. Tenez, prenez Paul Richer. Il tranche le cas de Louise Lateau, la stigmatisée, avec une légèreté qui frise l'inconscience. Il assimile cette miraculée aux vulgaires hystériques à crises qu'il a examinées dans sa clinique et ne tient nul compte des faits par lesquels elle les distance. Tout ce qui le gêne, il le supprime. Ainsi, Louise Lateau distinguait, sans la voir de ses yeux, l'hostie dans la custode, et savait si elle était consacrée ou non. Cette expérience a été faite maintes fois et a toujours réussi ; mais l'hypnotiseur l'omet.

La critique et les réserves des psychiâtres sont aussi sincères à mon avis que l'indignation de M. J.-K. Huysmans. Celui-ci croit en la mystique ; il l'admet comme une science positive. Les psychiâtres ne voient en ces phénomènes qu'auto-suggestion ou hystérie. Leurs points de départ sont opposés, leurs mentalités différentes. Ils n'arriveront pas à se rencontrer. Le grand écrivain les malmène ; cependant ils ne peuvent interpréter certains prodiges que d'après leurs connaissances qui sont surtout cliniques Il est vrai que les mystiques en savent plus que les cliniciens ; il y a des états d'âmes familiers à ceux-là et qu'ignoreront toujours ceux-ci. Les psychiâtres ont eu le tort d'être parfois irrespectueux pour des figures vénérables du passé ; ils ont pris un ton décisif pour résoudre les problèmes dont ils n'avaient pas toutes les données. Ecoutez les objurgations que J.-K. Huysmans leur adresse avec verve et sans ménagement :

> ... N'en déplaise à ces caciques de la psychiâtrie et à ces barbacoles entendus qui, ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent, la Mystique est une science résolument exacte ; j'ai pu vérifier un certain nombre de ses effets et je n'en demande pas davantage pour croire, cela me suffit.

(*Le Miracle Moderne*) JULES BOIS.

Une Guérison

Je vais au bureau des constatations, y verrai-je, après le désolant spectacle de l'hôpital, la joyeuse scène du miraculé jailli, régénéré, de la piscine? Ce bureau occupe, sous les arches de la rampe qui monte de l'esplanade à la basilique, un petit bâtiment éclairé par des vitres de couleur, solidement protégées contre la foule par des barreaux de fer et surmonté d'une statue de marbre de saint Luc.

L'intérieur, plutôt obscur, tapissé du haut en bas de ses murs et par son plafond en voûte, d'un cloisonnage de faux pitchpin, évoque l'idée d'une cabine de navire. Entre les deux fenêtres, du côté de l'esplanade, une grande table et une autre formant avec elle un angle; et, cloué sur le panneau entre ces croisées, un crucifix; en face une cheminée sur laquelle est posée une statue de Notre-Dame de Lourdes à gauche, une porte donnant sur une autre petite salle qui sert aux examens médicaux; à droite des photographies de miraculés, dans un cadre, et en vis-à-vis à la porte d'entrée une autre qui s'ouvre, derrière la rampe, sur l'allée longeant le Gave; des banquettes, quelques fauteuils, des chaises, des armoires qui renferment des dossiers et des registres et c'est, je crois bien, tout.

Devant la grande table, le Dr Boissarie est assis et, à sa gauche, devant l'autre table, se tient son adjoint le Dr Cox. La première impression que l'on éprouve, alors qu'on assiste à l'interrogatoire des malades, est que le Dr Boissarie est un juge d'instruction, mais un juge brusque et bon enfant, et qui retourne, en souriant, ses accusés sur le gril, et l'aimable Dr Cox fait alors l'effet du greffier qui, tout en écrivant, jette de temps en temps un coup d'œil sur inculpés dont il inscrit, s'il y a lieu, la réponse.

La vérité est, n'en déplaise aux gens qui ne connaissent que par ouï-dire la clinique de Lourdes, que ces deux praticiens sont fort défiants et qu'ils ne retiennent, pour leurs annales, que bien peu des cas extraordinaires dont le défilé s'opère devant eux.

Alors que j'arrive, le docteur Boissarie me fait signe de m'asseoir auprès de lui, et il continue de causer placidement avec une jeune fille d'allure un peu bizarre, une paralytique qui déclare avoir été guérie, miraculeusement, ce matin, après un premier bain. Elle ne fait pas partie d'un pèlerinage, ne possède aucun certificat de médecin, rien qui renseigne sur ses antécédents ; elle est d'ailleurs pleine de réticences et se tait sur l'origine de son mal ; mais elle a affaire à un homme patient qui l'incite à se contredire, qui lui dit : « Voyons, vous avez dû suivre tel traitement, éprouver tel et tel symptôme », et peu à peu, il finit par lui extirper la vérité, par lui faire avouer qu'elle est sujette à des attaques et qu'il faut alors quatre hommes pour la tenir, et le docteur sourit, la congédie avec de bonnes paroles, et me dit : « C'est de la fausse monnaie ».

Et d'autres passent, des améliorés, mais non des guéris. — Voyons, marchez sur un peu sans vos béquilles. — Et l'homme essaie quelques pas dans la pièce et s'arrête, épuisé, alors qu'on tend une chaise. On lui demande alors combien de temps il doit rester à Lourdes et on l'invite à revenir, avant son départ, pour un dernier examen.

Et ainsi de suite, l'on peut vraiment attester que le bureau des constatations ne pousse pas aux miracles, car toute affection qui peut provenir d'un détraquement du système nerveux est, de prime abord, écartée ; et quant aux autres, l'on ne se prononce réellement que quelques années après, alors que l'on a pu s'assurer que la guérison s'était maintenue. Malheureusement, ces habitudes de prudence ne sont pas celles de la presse ; elle prend justement le contre-pied de la clinique et, à propos de guérisons surnaturelles qui n'en sont pas, donne raison à la critique obligée de ne se baser que sur des comptes rendus forcément inexacts. A en croire les correspondants des journaux catholiques venus pour assister aux pélerinages, les miracles foisonnent, c'est à qui en aura vu le plus. S'il en était ainsi, les inguéris seraient l'exception, et le vrai miraculé serait celui qui ne le serait pas ?

— Connaissez-vous Mme Rouchel ? me demanda le docteur Boissarie. — Non. — Eh ! bien, je vais vous la montrer tout à l'heure, car elle est présentement à Lourdes et je l'attends, ce matin, et il me le rappelle, en feuilletant un dossier, qu'on lui apporte, le miracle avéré, certain, celui-là, d'un lupus guéri instantanément, et qui n'a jamais reparu depuis l'année 1903, pendant laquelle eut lieu la guérison.

Je regarde le dossier avec lui ; il est bourré de rapports, de certificats médicaux ; cette femme, avant de venir ici, avait été examinée par tous les docteurs de la Lorraine, traitée par tous les spécialistes des maladies de la peau ; tous les certificats concordent et concluent à l'impossibilité de guérir un lupus arrivé à un état d'acuité pareille.

Ce que l'on a tenté, pour entraver la marche de cet ulcère, est incroyable ; on a saccagé la mâchoire de la malheureuse, en lui arrachant les dents ; on l'a cautérisée sans mesure et le lupus n'en a pas moins continué de la dévorer vive et de répandre une odeur si nauséabonde que personne n'osait plus la panser. La figure était deve-quelque chose d'effrayant Le nez et la bouche confondus s'ouvraient en un rouge cratère d'ou coulaient des filets de bave couleur de soufre ; les joues étaient percées de deux trous de l'épaisseur d'un petit doigt et qu'il fallait boucher avec des tampons d'ouate lorsque la pauvre femme s'apprêtait à manger ou à boire, de peur que les aliments et la boisson ne sortissent pas ces ouvertures. Sa situation était devenue si atroce qu'elle avait résolu de se jeter dans la rivière. Un vicaire de l'église de Saint-Maximin à Metz, où elle résidait, l'abbé Hamann, l'en empêcha et la fit admettre parmi les malades que le pélérinage de cette ville expédiait à Lourdes.

Arrivée devant la grotte, elle prie, puis baigne ce qui lui sert de visage à la piscine. Le lendemain, elle recommence à s'imbiber la face avec une éponge et sans plus de succès. Ce même jour, honteuse, se sentant un objet de dégoût pour tout le monde, à 4 heures, au moment de la procession du Saint-Sacrement sur l'esplanade, elle ne veut pas

se mettre sur les rangs des malades et elle se cache dans le Rosaire, vide à ce moment-là, derrière le grand autel. Elle lisait, agenouillée, ses prières dans un livre de messe quand, la procession étant terminée, Mgr de Saint-Dié, qui avait tenu l'ostensoir, rentre, pour le déposer dans le Rosaire.

A ce moment, le bandeau qui lui voilait la figure se défait et tombe sur son livre qu'il macule de sang et de pus. Elle le rattache solidement, à l'aide d'un double nœud et, intimidée par la foule qui rentre à la suite de l'évêque, dans l'église, elle s'échappe et s'en va à la fontaine pour y prendre un peu d'eau. Elle était penchée sur le robinet, lorsque le bandeau se détache encore ; un peu surprise, car elle était certaine de l'avoir très fermement noué, elle le rajuste et retourne à l'hôpital où elle se plaint qu'il ne tienne pas et demande qu'on le lui applique avec plus de soin. On l'enlève et les deux personnes qui l'ont ôté poussent un cri : Vous êtes guérie ! Elle n'y croyait pas, il fallut qu'elle se vît sans une glace, pour se convaincre qu'en effet le lupus avait disparu, comme par un coup de baguette, en une seconde. Le visage s'était réparé, le nez s'était restauré tant bien que mal, les trous des joues et du palais ouverts étaient bouchés ; les chairs s'étaient reconstituées d'elles-mêmes, spontanément. Et tandis que nous nous entretenons de ce phénomène inouï, la bonne femme arrive et salue, en riant, le docteur ; elle peut avoir 54 ans ; elle est grosse, marche pesamment, a l'air tout à la fois d'une paysanne et d'une loueuse de chaises, dans une église. Je regarde la figure, elle est celle de quelqu'un qui se serait autrefois brûlé ; elle est mâchurée de rose et veinée de blanc ; les traces des cicatrices sont apparentes. Cette femme est évidemment laide, mais d'une laideur qui ne répugne pas.

J.-K. HUYSMANS.

LES

APPARITIONS DE LOURDES

Les Apparitions de Lourdes, qui coïncident (1858) avec le début des événements d'Italie, et la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, se produisent dans une cité héréditairement consacrée à la Vierge, féconde en martyrs, nulle en renégats durant les guerres huguenotes, et où le culte de l'Immaculée Conception, si populaire dans le Midi, s'affirme spécialement par des confréries et des récitations de chapelets que les échevins ordonnent aux siècles passés. Et Bernadette est bien une privilégiée du Ciel, la dernière des pauvresses, à peine sachant réciter le *Pater* : « Je ne vous promets pas, dit la Dame, de vous faire heu- « reuse en ce monde, mais dans l'autre. »

Quelle Dame ? Dira-t-on que l'enfant s'est extériorisé l'image de quelques madones paroissiales ? Mais elle est si loin d'abord de croire à la Vierge, qu'elle la nomme familièrement *uo petito damizello*. Inquiète ensuite de l'origine du prodige, elle se munit d'objets bénits.

Même par les adversaires, l'hypothèse d'une imposture est écartée. Dès le début, la petite feuille radicale, le cercle libéral de la cité pyrénéenne, et les fonctionnaires impériaux, subitement réconciliés contre le surnaturel, sont obligés de reconnaître l'absolue sincérité de Bernadette, elle a réellement cru à l'Apparition. Alors, voici les grands mots si élastiques d'hallucinée et d'hystérique. « C'est le résultat d'une affection cérébrale », explique un gendarme. « Une illusion ! » disent les sœurs de l'hospice. Mais le procureur impérial constate la dignité, le respect de soi-même, révélés par cette pauvresse ; il trouve en elle « l'effusion convaincante d'une âme candide ». Le commissaire relit ses réponses en les altérant ; elle rétablit chaque détail. Le Dr Dozous constate, durant l'extase, la régularité du pouls, l'absence de toute surexcitation dans l'organisme. Menaces officielles, supplications maternelles, rien ne peut l'arracher au mystérieux appel, à ce quelque chose qu'elle ne sait expliquer. A la grotte, sa transfiguration subite, le divin de son regard jettent à genoux les incroyants. Puis l'immense tristesse de son expression annonce aux assistants que l'Apparition a regardé au-delà et murmuré : « Priez pour les pécheurs ! » Bernadette n'a traduit plus tard qu'une partie de son ravissement ; des saints plus éloquents reculèrent devant l'incapacité des idiomes terrestres.

Le clergé s'était abstenu, volontiers gouailleur comme il le fut à l'égard du curé d'Ars. Cependant un admirable prêtre se trouve là. Dieu n'a pu laisser mystifier l'homme qui, sommé de repousser Bernadette, préféra partager ses tribulations. Et je ne puis évoquer sans larmes toute cette histoire, page arrachée aux premières annales du Christianisme. Un moment détourné des arguties, je me reporte, non à la basilique millionnaire où j'ai vainement imploré la foi, mais à la grotte de Massabielle où j'ai cru... Ce curé de Lourdes, tout en protégeant sa petite paroissienne, gardait des doutes ; il supplie le ciel de lui accorder un signe indiscutable. Le lendemain, une source jaillit du roc où Bernadette avait vu la Vierge. L'enquête, dirigée par les libres penseurs affolés, établit que jamais une goutte d'eau n'avait filtré là jusqu'alors. Donc, voici deux phénomènes à la rigueur explicables : l'un par l'hallucination, l'autre par quelque fissure soudaine du rocher ; mais leur jonction au même point de l'espace et du temps constitue déjà une singulière coïncidence. Un troisième se produit : six cents personnes voient, plusieurs médecins observent de près durant un quart d'heure la main de Bernadette *traversée* par la flamme de son cierge pendant une nouvelle apparition : l'hallucination collective de la foule ne pouvant être ici raisonnablement invoquée, voici, pour qui nie le miracle, un cas d'insensibilité cataleptique presque unique dans la science, surtout accompagné, comme il l'eût été, de l'hallucination visuelle et de l'hallucination auditive combinées. Puis la série des guérisons miraculeuses s'ouvre par celle d'un carrier de Lourdes, atteint aux yeux par des éclats de pierre, presque entièrement aveugle depuis dix ans. Le cercle libéral et le journal local ne pouvant nier cette guérison, l'attribuent à des propriétés curatives de la nouvelle source ; mais une analyse officielle à Tarbes renverse encore cette supposition. Le journal déclare alors que le surnaturel est impossible, et qu'il ne s'occu-

pera plus de cette sotte histoire. Le dernier mot, l'avant-dernier plutôt, reste toujours à l'incroyant systématique. La constatation d'éléments curatifs n'eût au reste nullement détruit l'hypothèse du miracle, lequel souvent consiste dans une appropriation surnaturelle de moyens normaux. Mais ici le moyen normal n'apparaît pas même, puisque, ni composition quelconque de l'eau, ni autosuggestion ne peuvent expliquer les innombrables guérisons constatées depuis lors, de cancéreux, d'aveugles, de tuberculeux, de malades de toutes sortes dont les névropathes ne représentent que le cinquième. Encore moins expliqueraient-elles les irrécusables cas d'incurables *absents* et guéris par une intercession dans la grotte. Jamais le mystique moyen âge ne vit pareille efflorescence de miracles physiques ou psychologiques, de guérisons immédiates et de retours inopinés vers la foi.

Tous ces prodiges *variés* mais *à but unique* concourent à établir pour leur groupe la certitude morale d'une origine transcendante. Et cette certitude se fortifie encore par l'existence des innombrables groupes similaires (1). Dix-neuf siècles ont lentement formé les alluvions surnaturelles des hagiographies, du Bréviaire, du Martyrologe et de la Patrologie. A moins de traiter de charlatans ou d'imbéciles un Augustin, un Basile, un Bernard, un Bossuet ou les grands papes qui ont réellement fondé l'Europe, il faut convenir qu'ils eurent quelques sérieux motifs pour croire aux Lourdes de leur époque.

— Mais toutes les religions exhibent leurs miracles!

— Parfaitement ; et de vrais prodiges, soit satanisme, soit lueur entrevue de la Divinité, soit surtout phénomènes surnormaux. Car ceux-ci constituent le premier degré du miracle; Dieu proportionne les prodiges aux grâces, mais ne déserte totalement aucun cœur avide de le connaître. Aussi l'humanité entière, sauf une minorité infime, proclame-t-elle sa croyance à une surnature qui, parfois, influe directement sur le monde terrestre.

ANDRE GODARD.

LA LEÇON DE BERNADETTE

Je fus souvent agacé en parcourant telles brochures pieuses où l'on tenta d'idéaliser Bernadette. Elle a été si peu la statuette en stéarine que des apologistes pleurnicheurs enluminèrent d'un pinceau déplorablement doucereux.

Pourquoi ne pas s'en tenir à la vérité qui est, par elle-même, assez belle et assez poétique pour qu'on n'ait pas besoin de lui mettre des papillotes?

J'ai lu beaucoup de documents probants sur Bernadette — entre autres ceux si précis que réunit dans son livre le Père Cros — j'ai interrogé des personnes qui l'avaient connue, j'ai compris le cas qu'il fallait faire du témoignage si véridique d'Estrade. Par là, je me suis formé sur elle une opinion que je crois assez exacte.

Bernadette ne fut ni une exaltée ni, à proprement parler, une mystique. Ce qui la caractérise, c'est le bon sens et la simplicité. Qu'on lise les lettres que, devenue sœur Marie-Bernard, au couvent de Nevers, elle écrivit à sa famille, on verra combien ces deux qualités s'y révèlent. En voici encore une autre preuve : un jour, des personnes qui la suivaient, en la regardant — selon son expression — comme une bête curieuse, s'écrièrent : — Si nous pouvions couper un bout de sa robe. Elle se retourna et dit tranquillement, en haussant les épaules : — Que vous êtes imbéciles!

Elle fut une fort bonne religieuse, mais qui ne tranchait sur ses compagnes ni par une outrance de dévotion, ni par un raffinement de vie spirituelle. « Elle a été plus travaillée par Dieu qu'elle ne s'est travaillée elle-même », constate l'aumônier de la maison, l'abbé Febvre.

La Sainte Vierge l'avait choisie humble et pieuse, intelligente, certes, mais sans aucune culture. Elle lui octroya deux grâces : celle de ne pas tirer vanité de l'immense faveur dont elle avait été l'objet, celle de garder le ton le plus raisonnable pour exposer cent fois de suite, sans s'impatienter et sans jamais varier, les circonstances des apparitions et les révélations qui lui avaient été faites.

C'est ce qui frappe surtout quand on compulse les minutieuses enquêtes médicales, judiciaires et canoniques auxquelles on la soumit. Avec quelle paisible assurance cette petite paysanne résolut les difficultés qu'on lui opposait, démasqua les pièges qu'on tendait, confondit les malveillants, persuada les sceptiques. Aussi la réalité des merveilles qu'elle rapportait ne tarda pas à s'imposer aux enquêteurs de bonne foi qui, comme Estrade et le curé Peymarale, l'avaient d'abord tenue pour folle et hallucinée.

Contrairement à d'autres voyantes — plus ou moins imaginatives — Bernadette ne se posa donc point en Mère de l'Eglise ou en prophétesse des derniers jours ; humble dans sa piété, ne sachant que réciter son chapelet, elle vit la sainte Vierge, elle recueillit ses paroles et vint vers les hommes pour leur dire : — Voici ce que la sainte Vierge m'a chargée de vous transmettre. Obéissez-lui comme je lui ai obéi.

Rien de plus et à mon sens, cela suffit.

Détail intéressant et qui prend une portée symbolique, la première guérison obtenue par l'eau de source jaillie sous les doigts de Bernadette est celle d'un aveugle.

Sans insister davantage sur la personnalité de Bernadette, je voudrais maintenant exposer quelques réflexions sur certaines des phrases prononcées par la sainte Vierge au cours de ses dix-huit apparitions.

Je les citerai d'abord dans l'ordre où elles furent émises :

« Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant
« quinze jours? Je ne vous promets pas de vous rendre
« heureuse dans ce monde, mais dans l'autre. Je désire
« qu'il vienne du monde. Vous prierez Dieu pour les
« pécheurs. Pénitence, pénitence! Vous irez dire aux prê-

(1) Voir dans les *Madones Comtadines* l'historique du pèlerinage de Notre-Dame de Rochefort, ce Lourdes du moyen âge.

« tres de bâtir ici une chapelle. Je veux qu'on y vienne en « procession. Allez boire à la fontaine et vous y laver. « Allez manger de l herbe que vous trouverez là. Je suis « l'Immaculée Conception. »

On a fait remarquer, touchant cette dernière phrase, que le dogme de l'Immaculée Conception ayant été promulgué peu auparavant, Bernadette, assez arriérée, du reste, dans son instruction religieuse — elle n'avait pas encore fait sa première communion — ne pouvait en avoir connaissance. C'est là une des preuves de l'authenticité des apparitions.

Ce que je désire souligner, c'est qu'en se présentant sous son titre de Conçue sans péchés, c'est-à-dire comme dépositaire de la Grâce dans sa plénitude, la sainte Vierge voulut, sans doute, nous signifier que les miracles qui allaient se produire seraient le signe d'un rachat des péchés commis par les malades, leurs proches ou leurs ascendants. Et par malades, j'entends ceux de l'âme comme ceux du corps.

Elle semblait, en somme, nous dire : — Je suis puissante parce que j'incarne l'état de grâce absolue. Je vous offre un modèle dont il vous faut mettre toute bonne volonté à vous rapprocher le plus possible, afin de me faciliter la tâche de votre guérison.

Et comment manifesterons-nous notre bonne volonté? Les préceptes indiqués par la sainte Vierge ne sont pas moins décisifs.

Nous nous humilierons en baisant la terre dont nous sommes sortis et où nous rentrerons. C'est là, je crois, le sens symbolique de cet ordre donné à Bernadette : « — Allez manger de l'herbe que vous trouverez là. »

Boire l'eau de la fontaine et nous y laver veut dire qu'ayant abdiqué notre orgueil par des actes d'humilité, nous nous purifierons de nos fautes en soumettant notre nature pécheresse à des épreuves qu'elle ne pourra supporter qu'en se rendant digne de la Grâce par un acte d'abandon totale dans les mains de Dieu.

Puis la sainte Vierge insiste : « Pénitence » : Confesse tes péchés et repens-toi. « Pénitence : « Si souffrant que tu sois, plonge-toi, sans hésiter, dans cette eau glacée. « Pénitence » : Désormais, mortifie-toi et réprime tes penchants vicieux.

Dans un autre ordre d'idées, on peut admettre aussi que ce cri de : « Pénitence » fut proféré trois fois en l'honneur de la Sainte Trinité.

Enfin cette phrase : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre », ne doit-elle pas suffire à consoler les malades qui repartent de Lourdes sans être guéris?

Bernadette souffrit pendant tout le reste de son existence.

Mais la Sainte Vierge lui fit la faveur de l'enlever de ce monde lorsqu'elle était encore jeune, puisqu'elle n'avait que trente-cinq ans à l'époque de sa mort. Et nul doute qu'accomplissant sa promesse, la Bonne Mère ne l'ait fait entrer directement au ciel.

De même, les infirmes qui gardent leurs maux jusqu'à la fin de leur vie terrestre, doivent les accepter en se disant que, par cette épreuve prolongée, ils auront moins à racheter dans l'autre existence. Leur patience et leur résignation leur permettront d'entrevoir, par delà leurs sens mortifiés, la porte du paradis.

Plus on y réfléchit, plus on admire la logique et la profondeur des communications de la sainte Vierge à l'enfant Bernadette. Nous y trouvons révélés non seulement les moyens de nous guérir du péché, mais une règle de vie chrétienne.

L'exemple fourni par Bernadette corrobore cet enseignement. On ne l'imagine pas mariée, mère de famille, perdue dans le tumulte et les criailleries du siècle.

Il faut lui appliquer le beau vers de Louis Le Cardonnel :

Radieuse d'avoir épousé le silence

elle s'ensevelit dans un monastère. Elle choisit « la meilleure part » et, se renonçant elle-même, elle acheva de mériter le bonheur éternel dont la sainte Vierge lui avait donné l'assurance.

La leçon qu'elle nous apporte est donc toute de simplicité, d'humilité, d'obéissance. Mis en garde contre l'orgueil de l'esprit, apprenant, une fois de plus, que nous ne pouvons rien sans les grâces dont la sainte Vierge fut constituée la dispensatrice, pliés à reconnaître les effets de la justice divine dans les souffrances qu'elle nous inflige comme dans les joies qu'elle nous accorde, nous en adorons les mystères. Guéris, nous considérons le miracle, non comme une dérogation aux lois immuables qui régissent les univers, mais comme le signe palpable de notre rentrée dans l'ordre supérieur qu'elles déterminent. A nous de n'en plus déchoir par la suite.

Non guéris, nous comprenons que le poids de nos mérites n'est pas encore estimé suffisant pour l'emporter dans les balances divines sur celui des fautes — personnelles ou léguées par nos morts — que nous avions assumées. Nous nous fortifierons alors en acceptant nos douleurs comme des épreuves rédemptrices et en sollicitant les prières de sœur Marie-Bernard qui ne fut pas heureuse dans ce monde, mais qui l'est dans l'autre.

Et surtout, valides ou infirmes, nous ne cesserons d'avoir recours à la sainte Vierge, parce qu'Elle est l'Auxiliatrice et le Refuge. l'Etoile du matin et le Sanctuaire de la Sagesse, parce qu'Elle affirme dans le capitule de Son office : « J'ai été créée au commencement et avant tous les « siècles; c'est pourquoi jusqu'à la fin des temps, je ne « vous ferai pas défaut, moi, la servante du Seigneur « partout où Il se manifeste, dans sa Sainteté. »

ADOLPHE RETTÉ.

(*Un séjour à Lourdes*)

Nous sommes heureux de présenter en la circonstance nos remerciements à l'éditeur bien connu M. Messein qui a publié un livre très captivant sur la ville de Bernadette, sous le titre Un séjour à Lourdes, *dû à la plume du poète converti Adolphe Retté.*

Nous en publions un extrait ci-contre.

M. Messein nous a transmis aussi quelques documents photographiques que nous avons fait clicher.

NOS ÉCHOS

LE MIRACULÉ A TROIS JAMBES

Lettre de J.-K. Huysmans à Jules Bois.

Dans une étude sur *les Foules à Lourdes*, M. Jules Bois avait cité l'argument que les sceptiques, — M Anatole France en tête — opposent à la croyance à une intervention divine, lorsqu'il s'agit des miracles de la piscine. « Pourquoi, disent-ils, des prodiges prudents et limités? Jamais de jambes qui repoussent, par exemple. »

J.-K. Huysmans, répondit avec le style savoureux qu'on lui connaît.

Paris, le 17 octobre 1906.

Mon cher ami,

« Que je vous remercie de votre article, si vibrant et si net, et de toute la sympathie d'artiste qu'il m'exprime. Ce n'est pas peu de chose que de ne point faiblir dans de si copieuses colonnes, et vous y parvenez ; ce qui est un permanent tour de force.

« Pourquoi, diable ! voulez-vous qu'une jambe coupée repoussât dans une piscine ? La Vierge ne fait pas l'inutile. Deux jambes mais c'est du luxe ! on peut très bien vivre et marcher avec une jambe de métal ou de bois. Il n'est donc pas nécessaire du tout d'en avoir deux en viande, pareilles. Beaucoup d'aveugles sont guéris, mais, à ma connaissance du moins, pas de borgnes, attendu qu'on peut très bien voir avec un seul œil.

« A un point de vue plus rigolo, l'homme qui aurait une nouvelle jambe qu'en ferait-il à la résurrection ?

« Ça lui en ferait trois !!! un tripède. Il n'aurait qu'une ressource, ce serait de faire un « portez-arme » au juge, avec l'une des trois !

« Non, mais sans rire, je crois que de simples infirmités avec lesquelles la vie et le travail sont possibles ne seraient jamais guéries à Lourdes, comme le sont des maladies mortelles ou des maladies telles qu'elles rendent l'existence à gagner presque impossible. Pas de luxe dans le miracle. On va, Là-Haut, je crois au plus pressé. J.-K. HUYSMANS

UNE VISITE AU COUVENT D'IGNACE DE LOYOLA

Au moment où l'Espagne est secouée par une si douloureuse crise religieuse, il était intéressant d'avoir l'opinion de ceux qui, par vocation et par mission, sont les premiers soldats du Christ.

Un envoyé du *Matin* est allé visiter le couvent qui justement enclôt le castelet où naquit Ignace.

Voici les impressions qu'il en rapporte :

Les jeunes hommes en soutanes noires que nous croisons par instants ont des visages d'énergie et de gaieté, redressent la tête, ne baissent pas hypocritement les yeux. Ils semblent assouplis aux exercices de force. Le sang afflue à leurs joues et les rosit. Ils marchent d'un pas léger et alerte. Une flamme intérieure illumine leurs prunelles. Il y a quelque chose de discipliné, de militaire dans leur façon de saluer.

D'autres, au premier étage, sortent de leurs petites chambres, telles des abeilles hors d'une ruche, se rejoignent au haut d'un escalier de marbre que dominent les statues peintes de saint François Borgia, le combatif, de saint Louis de Gonzague, l'angélique, de saint François-Xavier, l'apôtre, de saint Stanislas Kotska, l'extasié, se forment en compagnie, se dirigent vers l'oratoire, les mains jointes, en une attitude de premiers communiants, le regard fixé sur la croix de même que sur un drapeau.

Plusieurs achèvent de mettre le couvert dans le vaste réfectoire, décorent la table d'honneur où quatre évêques fêteront la Saint-Ignace, placent les carafes et les bouteilles au milieu d'une vasque sur laquelle jaillit sans trêve l'eau limpide et fraîche d'une fontaine.

Ailleurs, en voici deux qui, peut-être par pénitence, s'enfoncent et méditent dans l'ombre, les bras croisés sur la poitrine, les paupières mouillées de larmes, qui contemplent, néophytes avides de sacrifice, les cadres de bois noir ou apparaissent en robes de mandarins, en gandourahs de derviches, en pelisses thibétaines, les missionnaires qui cueillirent la palme du martyre.

Et sous les combles, de plus turbulents dépensent leurs forces en des parties acharnées de « blaid », mêlent leurs cris aigus d'appel, leurs rires de défi aux claquements secs des balles.

Le jésuite qui s'offrit pour nous servir de guide s'exclame en hochant la tête :

— C'est notre jour de joie... Ils ont la bride sur le cou... Ils oublient la tempête qui assaille l'Eglise...

Cependant qu'au loin, rythmé par les orgues, traîne la douceur d'un vieux cantique, il a ouvert une porte basse qui donne sur une courette humide et obscure, pareille à un puits.

De là, l'on aperçoit et l'on touche le mur vénérable de la « Santa Casa », enclavée dans le couvent, du pauvre castelet de hobereau qui abrita l'enfance aventureuse et ardente d'Ignace Lopez de Recalde, d'énormes quartiers de granit bleuâtre, taillés tant bien que mal, au-dessus de quoi s'appuie, inaccessible, une façade de briques aux arabesques lourdes et grossières. Un blason qui représente deux loups maigres dont les crocs soutiennent une marmite pansue accrochée à une crémaillère y est incrusté.

Inquiétante, étrange, une lézarde balafre, du haut en bas, l'assise massive.

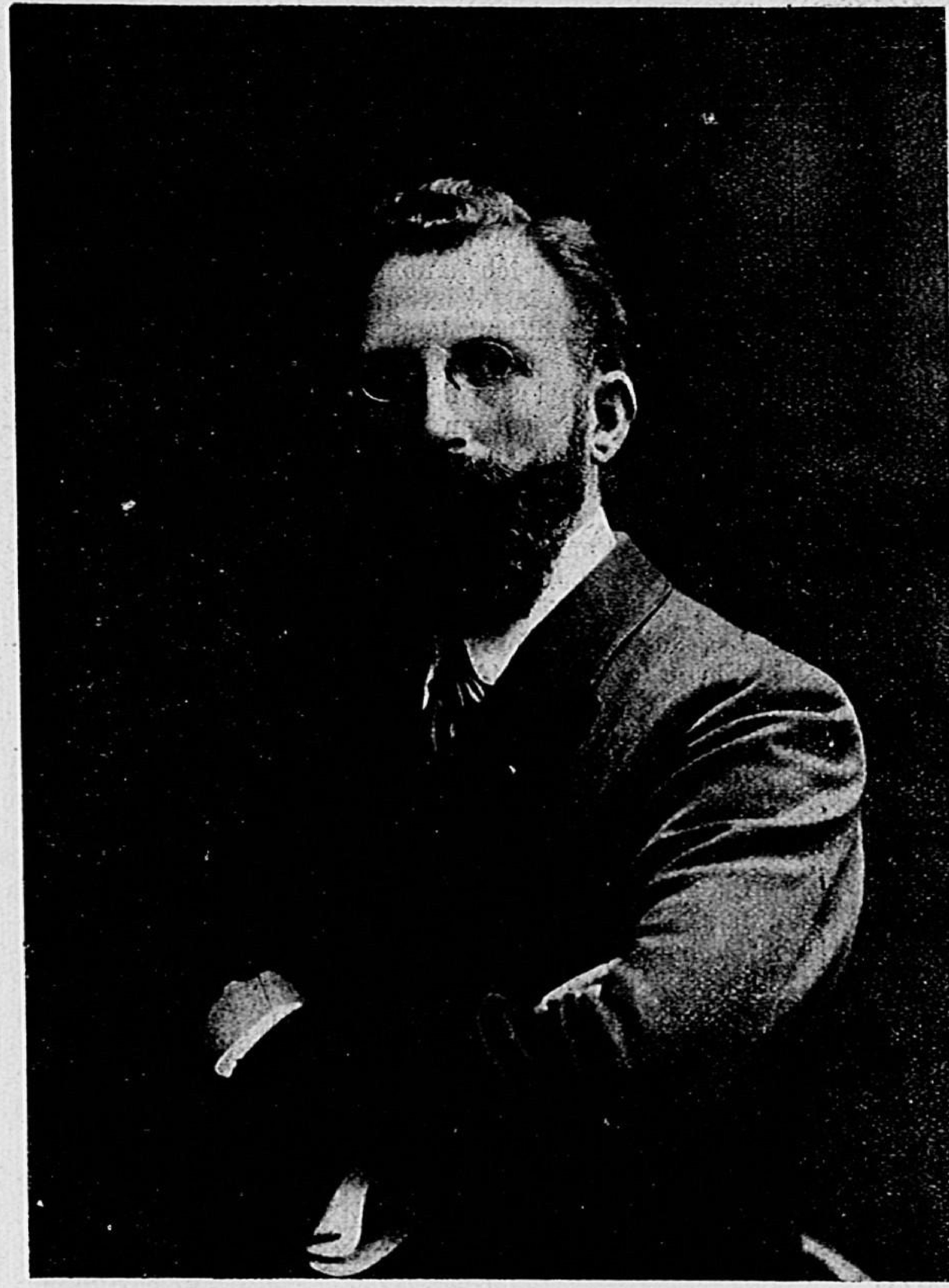
Le révérend père a soulevé respectueusement sa barrette à cornes recourbées comme s'il montrait de précieuses reliques, et hausse le ton.

— *Voyez, dit-il, voyez cette crevasse profonde... Elle date des temps héroïques... Elle est miraculeuse...* Le jour où saint Ignace tomba blessé par une arquebusade meurtrière des Français sur les remparts de Pampelune et fit le vœu à l'Immaculée de se consacrer tout entier et pour toujours à Dieu, de recruter autour de lui la milice de Jésus, de changer son épée de capitaine contre le crucifix, *les vieilles pierres du « castillo » eurent un grand tressaillement d'allégresse, se fendirent comme un cœur passionné qui bat trop fort, que gonfle un trop violent émoi...* Et c'eût été un sacrilège de les restaurer, d'effacer ce signe du Très-Haut.

Il nous entraîne ensuite, dans une sorte de parloir inondé de clarté où, auprès d'un portrait du pape, se détache le plan de Loyola que dessina en 1689, sur l'ordre de

la reine Marie-Anne d'Autriche, l'architecte romain Fontana.

— D'aucuns, reprend-il, nous accusèrent d'être tombés dans le péché d'orgueil parce que cet édifice pieusement élevé à la gloire de notre chef a la forme, avec son parallélogramme rectangulaire et ses deux appendices latéraux,



LE DOCTEUR PAUL FAREZ
qui réveilla « la dormeuse d'Alençon »

d'un aigle qui plane, les ailes éployées, en plein ciel... Mais n'est-ce pas l'image de Celui qui fondit sur les hérétiques et sur les impies comme sur une proie, qui défendit la religion à coups de bec et à coups d'ongles, qui s'éleva au-dessus des bassesses humaines et qui tenta le plus de s'approcher de Dieu ?

Il s'anime, il sabre l'air de ses deux bras.

— Nous ne craignons personne au monde ! Nous avons germé, nous avons grandi dans cette terre, et ce n'est pas un ministre d'occasion qui nous en arrachera, soyez en sûrs !

PRÉDICTIONS
AUTOUR DE LA MORT DU ROI D'ANGLETERRE
Edouard VII

Maintenant qu'Edouard VII n'est plus, écrit dans le *Gil Blas* M. Pierre Rocheverre, on s'aperçoit en Angleterre que nombre d'astrologues avaient prédit sa mort pour l'année 1910. Old Moore, Zadkiel, Raphaël et Sepharial s'étaient exprimés à cet égard de manière non douteuse. Ce dernier s'était, notamment, exprimé ainsi, dans le *Green Book of Prophecies* pour 1910 : « L'année 1910 présentera un intérêt exceptionnel, mais d'un caractère bien triste pour ceux qui ont à cœur la prospérité du pays et du roi. Je note avec regret les signes d'un deuil national. » Le directeur du *Zadkiel Almanach*, astrologue de marque, avait averti les médecins du roi de s'opposer à tout voyage du monarque à l'étranger durant le printemps. Et les journaux spéciaux l'*Occult Review* et l'*Astrological Magazine*, sont particulièrement aises de se montrer à l'univers étonné que l'astrologie n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Avant que le roi ne tombât malade, le *Globe* avait rappelé ce vieil adage anglais :

When our Lord falls in our Lady's lap,
On England will come a great mishap.

Ce qui veut dire que l'Angleterre doit s'attendre à un grand malheur lorsque le jour de l'Annonciation (25 mars) tombe, comme cette année, le jour du vendredi saint.

Divers journaux signalèrent de curieuses coïncidences.

A l'heure même où s'éteignait le roi Edouard, mourait à Walthamstow, dit la *Saint-James's Gazette*, un homme né le même jour que le roi marié également le même jour.

Un incident du même genre, mais plus complexe encore, se produisit pour George III. Un quincaillier, du nom de Hemmings, né, rapporte l'*Occult Review*, le même jour et à la même heure que George III, et dans la même paroisse, prit la direction d'une maison de commerce le jour même de l'avènement de George III. Marié le même jour que le roi, il eut le même nombre d'enfants et sa mort coïncida exactement avec celle du monarque anglais. Mais là ne se bornent pas les rapprochements. Hemmings souffrait d'accès de folie intermitente dont le début et la fin se produisaient au même moment que les accès de même nature chez George III.

L'*Occult Review* est toute heureuse d'ajouter que les astrologues ont prédit l'avènement de George V alors que le roi était âgé de deux ans seulement, c'est-à-dire à une époque où son frère aîné vivait encore.

Ne nous étonnons plus si un vieux proverbe anglais assure que l'astrologie est exacte et sincère.

LA DORMEUSE D'ALENÇON RÉVEILLÉE

Nous avons parlé, dans notre précédent numéro, sous ce titre « Une ressuscitée », de la Dormeuse d'Alençon, qu'a réveillé le Dr Paul Farez, après un sommeil qui n'avait pas duré moins de quarante jours.

Le Dr Paul Farez est un de nos meilleurs praticiens de la psychologie thérapeutique. Il est rédacteur en chef de la *Revue de Psychothérapie*. Voici la réponse qu'il a faite à notre envoyé dans son laboratoire du boulevard Haussmann, où tant de nerveux et de nerveuses ont trouvé l'apaisement, la détente.

« La dormeuse d'Alençon, aujourd'hui réveillée, voit les objets comme dans un brouillard ; elle ne sent les odeurs que faiblement et au bout d'un temps très appréciable ; elle mange par docilité plutôt que par goût ; elle ne semble pas faire bonne chère et a peu d'appétit.

« Elle n'a pas réappris à mastiquer. Elle n'absorbe encore que du liquide, principalement des jaunes d'œufs délayés dans du lait. On l'alimente toutes les trois heures.



LE SOMMEIL DE LA DORMEUSE D'ALENÇON.
Cliché de l'*Echo du Merveilleux*.

« Sa respiration est normale comme rythme et comme amplitude. Le pouls est à 90. La température est de 36°5. Souvent les extrémités sont froides, surtout les pieds.

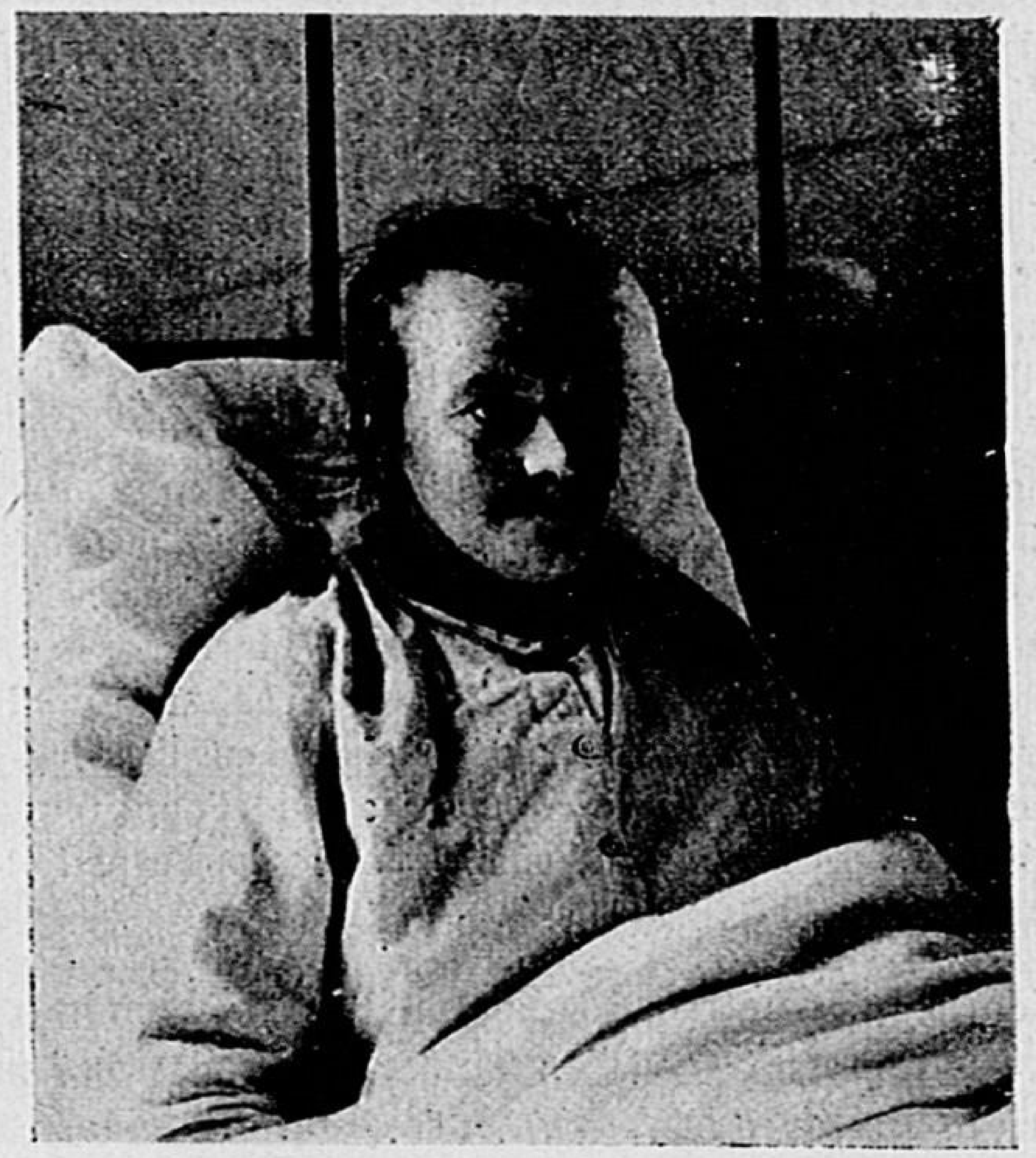
« Elle présente un certain degré d'obnubilation mentale aussi bien que sensorielle. Souvent elle est plongée dans une sorte de torpeur, avec occlusion des paupières ; on la fait sortir de cet état en lui parlant. Elle ne manifeste guère d'initiative et elle n'engage pas la conversation ; mais elle répond ; et son activité intellectuelle revient progressivement.

« D'une manière générale, elle a retrouvé le souvenir des faits antérieurs à son sommeil ; elle ne se rappelle ni les conditions dans lesquelles elle s'est endormie, ni rien de ce qui se rapporte à ses quarante jours de sommeil. Elle ne s'est d'ailleurs pas informée de ce qui s'est passé pendant cette période. Pour les phénomènes postérieurs à ce sommeil pathologique, les souvenirs sont restreints et imparfaits : elle se rappelle, mais avec peine et partiellement, ce qui s'est passé la veille ou le matin.

LE ROI DES BELGES ET LA MÉTAPSYCHIQUE

S. M. le roi a visité mercredi 22 juin, vers 4 heures de relevée, le Stand de la Fédération Spirite, à l'Exposition de Bruxelles.

Sa Majesté a paru s'intéresser vivement à cette exposition; il a regardé de près plusieurs des photographies présentées



LA DORMEUSE D'ALENÇON RÉVEILLÉE.
Cliché de l'*Echo du Merveilleux*.

au public et s'est même donné la peine de lire le texte des explications manuscrites figurant au-dessous.

Il a posé la question de savoir si l'on pouvait garantir l'authenticité de toutes les photographies exposées.

Le roi a paru attacher une importance toute particulière aux clichés représentant des matérialisations ; il semble bien au courant des diverses théories explicatives qui en ont été données jusqu'à présent. C'est ainsi qu'il demanda si ces formes devaient toujours être considérées comme des images corporelles de personnes décédées, c'est-à-dire comme des spectres; il s'est informé également des impres-

sions ressenties par les témoins de ces séances, apparemment effrayantes.

Cette marque d'intérêt constitue, pour les organisateurs de ce stand, une haute satisfaction à laquelle ils doivent être très sensibles.

UN PRÊTRE BOUDDHISTE EN SUISSE

Un prêtre bouddhiste s'est installé à Lugano dans une petite maison au milieu d'une forêt où il sera rejoint sous peu par quelques adeptes hollandais et allemands, qui se sont chargés de sa subsistance durant une année.

Une fois ce premier noyau constitué, on bâtira dans la forêt d'autres petites cabanes, destinées à d'autres moines et pour lesquelles l'architecte Rutsch, de Breslau, prépare les esquisses.

Le prêtre en question est un philosophe et un orientaliste ; il est auteur de divers ouvrages sur le douddhisme. En perdant la foi au pur Evangile, la chrétienté se préparerait-elle à demander des lumières à Confucius et à Brahma ? *Les signes des Temps* (Suisse).

Appel à tous les spiritualistes

Nous avons toujours eu le projet de rassembler autour de cette revue catholique tous les spiritualistes sincèrement attachés à l'idéal d'une rénovation française par le culte de l'âme et de ses plus hautes aspirations.

Voici une lettre remarquable de tous points, et qu'une catholique vient d'adresser à notre éminent collaborateur, M. Jules Bois, à propos de son beau livre, l'*Humanité Divine*, auquel M. Paul Bourget a donné une si juste consécration. Cette correspondante, qui veut rester inconnue, exprime un sentiment aussi élevé qu'utile et l'*Echo du Merveilleux* ne saurait que l'approuver ; car il s'agit en l'espèce, non seulement d'un livre admiré, mais aussi d'une tendance généreuse vers la concorde sur les cimes de l'esprit et du cœur.

Veuillez permettre à une spiritualiste bien humble de vous apporter ses très sincères félicitations pour votre magnifique ouvrage : *L'Humanité Divine.*

Comme le pauvre et grand Samain, mort trop tôt pour lui et pour nous, comme le doux Lamartine que vous citez, vous avez, Monsieur, le « tourment des choses divines », la soif de l'Idéal, le besoin d'une Vérité, d'une Bonté et d'une Beauté parfaites et infinies.

Ce tourment fait, selon les hommes, leur situation, leur caractère, leur milieu, des génies, des héros, des mystiques et des saints !

A notre époque de matérialisme à outrance de vulgarité, il est bon de rencontrer quelques âmes assez pures et assez courageuses pour nous montrer hardiment les sommets ! Quelle que soit la forme de leur foi, leur école, leur église, *tous les spiritualistes* semblent tendre aujourd'hui à former une même famille reliée par des liens ténus, délicats, invisibles, mais réels ! La vérité étant un sommet, tout chemin qui monte y conduit...

Le mot est, je crois, de Vinet, et il est plus profond qu'il n'en a l'air. Auprès de tous les êtres que la médiocrité sous toutes ses formes envahit, former une pléïades d'âmes qui semblent monter, se dégager, s'affranchir... quel bel idéal, dans son genre, que celui-là ! Et la Route n'est-elle pas large, immense, infinie, qui conduit de notre sol misérable à l'Eternelle Lumière, à l'Eternel Matin !

Que nous ayons déjà fait une partie du chemin, ou que nous commencions seulement d'y poser le pied avec courage et confiance, ne nous sentons-nous pas, *tous*, les pélerins d'un même but, les enfants d'un même Père !

Un de vos vers m'a frappé, Monsieur, le voici :

Le chant d'espoir dont tout cet univers est plein

Dans les souffrances, les épreuves de la vie, une étape est franchie, quand on a senti, ne serait-ce qu'une minute ce chant d'espoir.

Les yeux restant fixés vers le mystique port

Voilà un autre vers, Monsieur, que je me permets de modifier légèrement pour souhaiter que vos yeux, à vous, y restent, y demeurent fixés sans l'aide de « l'énigmatique femme par qui Dieu vous parla ». Il n'y a de différence dans la spiritualité d'un Samain ou d'un saint François d'Assise, que dans la manière de suivre la grande, l'Eternelle Route. Les uns la gravissent, entraînés par le charme subtil, délicat d'un amour très pur... d'autres sans l'aide de ce sentiment ou l'ayant connu et s'en étant libérés.

J'écrivais dernièrement au Père Bontzen ce mystique si profond dont le volume : *La Lumière Invisible* a fait tant de bruit. Je ne connais rien de *religieux*, de fort et de beau comme sa réponse. Celui-là va à Dieu *sans intermédiaire* comme un saint François d'Assise. Quelques-uns, moins détachés de la forme, de la beauté humaines peuvent aussi s'y rendre en ne faisant pas, ou plus, de ce charme, la condition de l'Ascension.

Bien confidentiellement, Monsieur, de la part d'une catholique qui vous estime profondément.

UNE INCONNUE.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.